

LITTÉRATURE

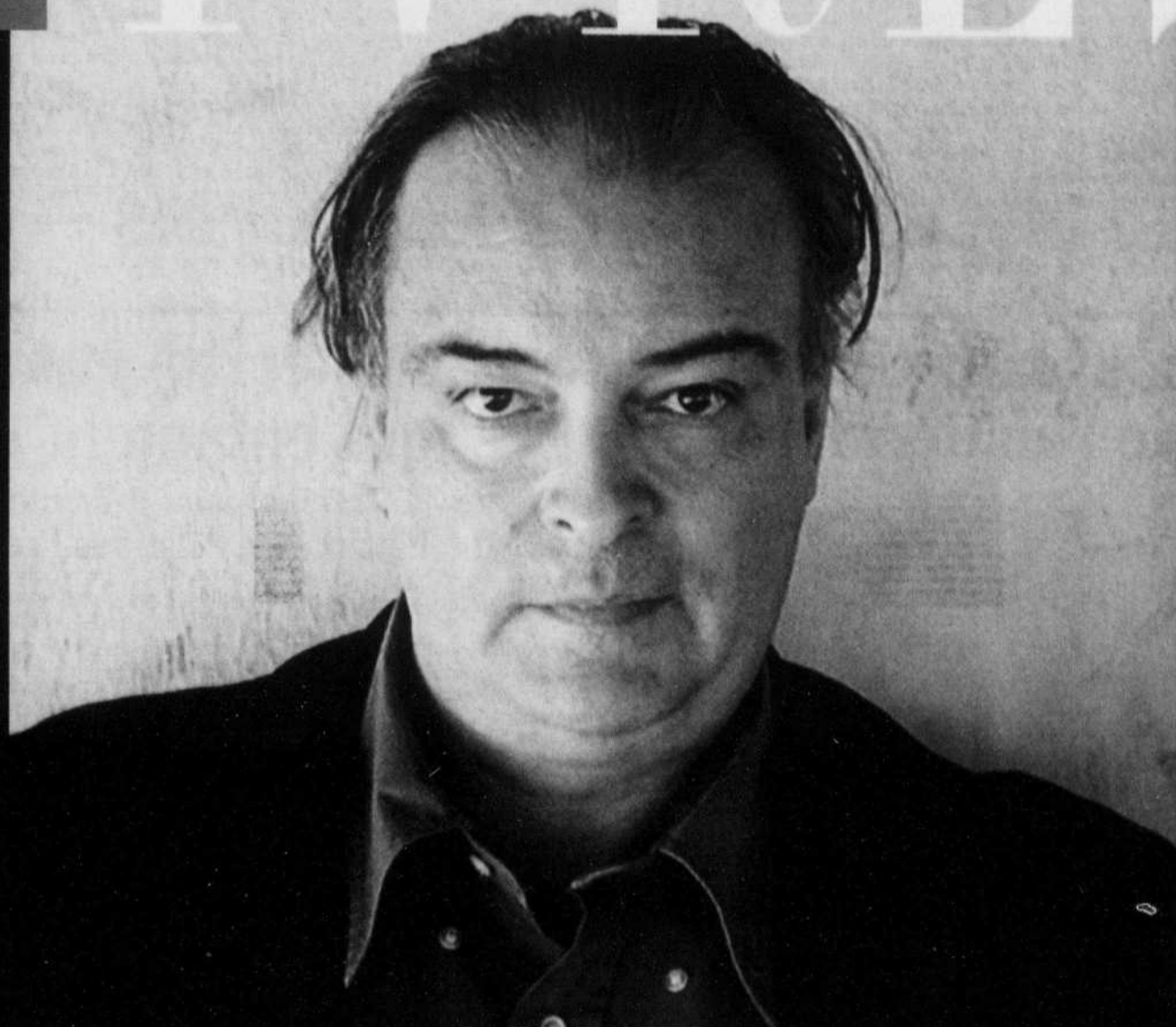
Sébastien Chabot
et son terrain de jeu
Page F 3



ESSAI

Vadeboncoeur et l'histoire
renversée
Page F 6

LIVRES



ROMAN ESPAGNOL

LA DISPARITION

MIKHAIL KLIMENTIEV APF

L'écrivain espagnol Enrique Vila-Matas sur les traces effacées de Robert Walser

CHRISTIAN DESMEULES

Où va la littérature? Vers quels abîmes penche-t-elle? Comment un art dont on a déjà mille fois prédit la mort envisage-t-il aujourd'hui l'avenir? Dans *Le Livre à venir*, un essai paru en 1959, l'écrivain français Maurice Blanchot proposait quant à lui une réponse à la fois étonnante et facile à cette question perpétuelle: «*La littérature va vers elle-même, vers son essence qui est la disparition.*»

Toujours prêt à prendre un écrivain au pied de la lettre, à débusquer l'anecdote ou à faire un peu de distance au moyen d'une intuition, l'écrivain espagnol Enrique Vila-Matas se sert de cette provocation de Blanchot — et du 50^e anniversaire de la mort de Robert Walser — pour plonger une fois encore au cœur de «l'espace littéraire». Écrivain pour écrivains, a-t-on souvent dit à son sujet, «malade de littérature» sans rémission, Vila-Matas est fasciné depuis longtemps par les écrivains sans œuvre, les muets, les timides ou les fous.

Avec ses livres qui semblent toujours un peu à cheval entre le roman et l'essai, tenant à la fois du récit biographique plus ou moins fidèle et de l'autofiction ironique, il érige le commentaire au rang de genre en soi. *Bartleby et compagnie*, *Le Mal de Montano*, *Abrégé d'histoire de littérature portative* (Christian Bourgois, 2002, 2003 et 1990) témoignent de sa solide fixation paralittéraire. Ses livres sont issus d'autres livres, ce sont «des divagations constantes, heureuses et distraites» — des

investigations romanesques.

Il a compris, comme quelques autres avant lui, qu'écrire sur le rien était encore écrire, en dépit de l'implacable mise en garde de La Bruyère: «*Tout est dit, et l'on vient trop tard depuis plus de sept mille ans qu'il y a des hommes et qui pensent.*» Remarque que Lautréamont a dit exactement le contraire... Dans ce débat apparemment sans fin, Vila-Matas, on l'aura compris, a choisi son camp.

Malades de littérature

Mais pourquoi cette fascination de Vila-Matas pour les écrivains? «*Ils sont, d'ordinaire, angoissés et très intelligents, et si ce n'est pas le cas, ils font tout pour le paraître.*», nous explique-t-il. Enrique Vila-Matas est aussi angoissé, très intelligent et peut-être un peu fou lui-même. Et si ce n'est pas le cas, il fait tout pour le paraître...

Et Robert Walser dans tout ça? Il est «*le prince discret des écrivains qui ont du charme*», s'il faut en croire son nouveau double littéraire, le D^r Pasavento. Sorte de héros moral, Walser incarne à lui tout seul, d'une certaine manière, ce destin évanouissant de la littérature. Écrivain et poète suisse de langue allemande (1878-1956), l'auteur de *La Promenade* et de *L'Institut Benjamenta* est devenu mythique à force de s'effacer.

En 1933, après avoir déjà largement publié et suscité l'admiration d'écrivains comme Musil et Kafka, il entre à l'asile psychiatrique d'Herisau,

en Suisse, et ne publiera plus rien jusqu'à sa mort, survenue le soir de Noël 1956 au cours d'une promenade solitaire. On l'a retrouvé étendu sur le dos, dans la neige, la main droite sur la poitrine. «*J'ai à l'asile la paix dont j'ai besoin*», racontait-il à Carl Seelig, l'un de ses rares visiteurs à Herisau. «*Que les jeunes fassent du bruit maintenant. Ce qu'il me faut, c'est disparaître en retenant le moins possible l'attention.*» Et comme cesser de publier ne suffit généralement pas à assurer la parfaite disparition d'un écrivain, cinquante ans après sa mort, l'ombre de Robert Walser flotte encore autour de nous.

Vila-Matas est fasciné depuis longtemps par les écrivains sans œuvre

Stratégie du renoncement

Un beau jour, comme d'autres se mettent à incarner Napoléon en exil à Sainte-Hélène, le narrateur de Vila-Matas décide de se prendre pour Robert Walser. Notre homme est pourtant un écrivain catalan bien connu dans son pays, traduit et publié en France chez Christian Bourgois — tout comme Vila-Matas. Mais il envisage son retrait de la littérature, veut se débarrasser de son étouffante identité d'écrivain — en proposant du coup sa propre version de la «*crise du sujet moderne*». Il prend le maquis.

Comme Walser, il écrit des «*microgrammes*» — de longs textes à l'écriture microscopique rédigés sur de petits bouts de papier —, comme lui il cherche à se faire interner à Herisau. Au fil de sa «*stratégie du renoncement*», caché dans un hôtel

de la rue Vaneau à Paris ou dans une pension de Naples, Pasavento trouve le moyen d'entretenir ses lecteurs de l'actualité ainsi que de ses propres lubies.

Tantôt ce sont deux journalistes français séquestrés en Irak, Emmanuel Bove («*le plus grand des auteurs français méconnus*», selon Beckett), qui cultivait, à l'instar de Walser, une certaine esthétique de la discrétion. Tantôt encore c'est la mort de l'écrivain Miquel Bauçà, «*Salinger catalan*», des allusions directes à J. D. Salinger et à Thomas Pynchon, à Theloniou Monk ou à Glenn Gould (tous passés maîtres dans l'art de la disparition progressive), des scènes du film *L'Avventura* d'Antonioni. Tout lui est prétexte à commentaire.

En somme, il nous rappelle, à la suite de Kafka, que la posture morale fondamentale de l'écrivain sera peut-être toujours d'être à l'écart — une vérité que les récents «*déboires*» de Peter Handke, que cela plaise ou non, viennent magnifiquement nous rappeler. Mais surtout, pour Vila-Matas, la littérature consiste à donner à la trame de la vie une logique qu'elle n'a pas. Et c'est sans doute là son seul et plus bel avenir.

Collaborateur du Devoir

DOCTEUR PASAVENTO

Enrique Vila-Matas
Traduit de l'espagnol par André Gabastou
Christian Bourgois
Paris, 2006, 434 pages

LIVRES

Nous avons besoin de ne pas savoir



Robert Lalonde

Depuis dix jours, j'ai cessé de lire. J'écris. À la belle épouvante. Ça fuse, ça jaillit, le stylo va plus vite que moi. Ça fonctionne toujours, c'est stupéfiant, ça fait quasiment peur. Car rien n'est simple, bien sûr. Quand ça vous échappe, c'est que ça veut exister tout seul. Mais c'est aussi que ça peut se retourner contre vous, à l'improviste.

L'impatience et la hâte s'emmêlent et vous travaillez dans une sorte de transe, qui peut subitement s'arrêter, et alors vous serez comme le poisson hors du lac. Mais ça vous tire, vous pousse, vous fait trente fois par heure quitter la table, sortir dans le jardin et promettre à la chatte dans l'herbe, aux lilas piteux sous la pluie, que vous allez tout à l'heure, bientôt, vous extirper de votre folie et vous remettre à vivre dans le monde qui ne vous veut pas de mal. Et puis, c'est simple, bien sûr, vous rentrez au pas de course, parce que le personnage a ceci à dire, cela à faire, absolument et de toute urgence. Ou bien c'est le paysage qui se met à tempêter, ou au contraire brusquement se calme, et alors votre histoire va tourner, le plus beau peut-être va s'approcher, le plus fort, et vous serez loin de la table et du stylo...

Ça peut rendre fou, cette présence absolue, hallucinée, devant la page, cette absence effrayante à tout ce qui vous entoure. Votre déambulation de fantôme, dans ce qu'on appelle le réel, vous fait presque honte: et si, vraiment, c'était de la folie? Tous les livres que vous avez lus, aimés, admirés, qui vous ont bouleversés, profondément changé, ont-ils été écrits par des

fous? Question oiseuse, comme de raison. Car qui est là pour répondre oui ou non? Vous-même.

Il n'y a que vous-même, dans votre effrayant désordre, qui est comme une existence absurde, parallèle, étrangère à vos grouillements de tous les jours. Alors vous vous y remettez, en évitant de penser. Penser, en effet, ne sert à rien pour écrire. Vous n'avez jamais pu bien sûr vous expliquer ça. Alors vous vous rappelez ce qu'un autre a écrit et qui vous avait frappé. Vous quittez de nouveau la table — de toute manière, plus rien ne venait, vous faisiez des phrases pour attendre — et vous cherchez le livre. Tout est arrêté, suspendu. Entre votre page abandonnée (inachevée, inachevable) et le livre introuvable, il y a comme un temps mort, que vous traversez sans vous en rendre compte.

Vous apercevez vos gants de jardinage, sur un banc, et vous songez à cette plate-bande qui reste encore à faire. Et puis vous l'oubliez, parce que vous avez trouvé le livre, que vous ouvrez, au hasard. Vous lisez: «Nous écrivons pour passer inaperçus, non pas en nous masquant, mais au contraire, en nous démasquant, car ce sont les masques qui nous identifient, alors que le visage nu est pur inconnu.» Oui, c'est ça, c'est quelque chose comme ça, qui vous conduit à écrire encore. Le visage nu, pur inconnu, et qui parfois apparaît, stupéfiant, sur la page.

Vous lisez, un peu plus loin: «L'écrivain doit perdre le contrôle de ce qu'il fait, il doit lui-même ne pas comprendre complètement ce qu'il accomplit, perdre la mémoire des vérités constituées, s'abandonner à un mouvement qui l'emporte, avancer à l'aveuglette...» Oui, c'est tout à fait ça. «Le texte est ce remède, tiré du poison lui-même, ce processus de cicatrisation à partir de la blessure même.» Toute écriture se fait dans une torsion vers ce que vous cherchez. Penser ne peut pas vous aider. Penser

réduit la vie, et celle-ci, avec raison, proteste. «L'important, c'est que ça s'écrive, que le texte aille de l'avant et cède la place à tout le laissé-pour-compte, à tout ce qui n'est pas encore écrit et insiste...»

De retour

Vous revenez à la table. La page, féroce, vous attend. Mais vous l'ignorez. Vous la narguez même, un peu: vous posez sur elle le livre qui, contrairement à elle, ne vous veut que du bien. Quand vous n'arrivez pas à écrire, vous lisez. Ça aide, ça fait diversion, et puis, bien sûr, ça vous ramène au texte, mine de rien. Vous n'en sortez jamais vraiment, du texte, et vous le savez. Lisant, vivant, jardinant, passant le balai, nourrissant la chatte, vous y êtes toujours, que vous le vouliez ou non. De là l'impression de folie, justement.

« Nous écrivons pour cheminer dans le noir, le gris, l'obscur, pour fuir ce qui apparaît trop simple »

«Pourquoi écrire? Parce que nous voulons nous perdre. Parce que, sous les projecteurs de la quotidienneté, la vie apparaît comme quelque chose de trop clair, de trop évident, sans mystère et sans opacité, quelque chose d'insignifiant.» La chatte se plaint. Vous vous levez pour lui ouvrir la porte, et vous attendez. Sa majesté passe le seuil quand bon lui semble et, après avoir longtemps pesé le pour et le contre: «Dehors il pleut, mais l'air semble bon, alors que dans la cuisine il fait sec, mais mon plat est vide, il a encore oublié de le remplir.» Vous admirez un moment cette

nonchalance superbe, que jamais vous ne connaîtrez. Puis, d'un tendre coup de pied, vous décidez pour elle: dehors! Et vous revenez à la table. Le livre cache toujours la page. Elle n'est pour ainsi dire plus là. Peut-être n'a-t-elle jamais été là du tout? Vous n'écrivez pas, vous lisez. C'est-à-dire que vous écrivez toujours, mais sans le stylo, vous vous reposez, pour mieux repartir.

«Nous avons besoin de ne pas savoir qui nous sommes, qui sont ceux que nous côtoyons et aimons, pour vivre. Nous écrivons pour cheminer dans le noir, le gris, l'obs-

cur, pour fuir ce qui apparaît trop simple, trop évident...»

Ça gratte à la porte. Cette fois, c'est le chien, vous l'aviez oublié, lui aussi. Le pauvre, il s'est ennuyé, tout seul sur la galerie, à chasser les mouches qui lui tournaient autour. Avant d'entrer, il soupire, bâille et penche la tête de côté: «La promenade, c'est pour quand?» Vous branlez la tête: «Tout à l'heure, bientôt, sois patient.» Il comprend et se couche sous la table, en boule, où il soupire à nouveau, funèbre.

Vous vous assoyez et constatez que la page dépasse un peu. Le livre a bougé depuis tout à l'heure, ou alors c'est le livre qui a bougé... Vous riez. Le chien dresse les oreilles. Vous l'ignorez et remplacez le livre sur la page. «On veut tellement savoir qui on est, ce qu'on fait, où on se situe. C'est pour déjouer tous ces pièges que l'on écrit. Pour se faufiler entre les clichés, pour toucher du doigt l'impensable, l'indécible...»

Coup de tonnerre! Vous levez la tête. Ça tombe tout de suite, comme des clous. L'air a fraîchi, le ciel est noir, les branches du saule se couchent dans l'herbe, domptées par la bourrasque. Vous, l'êtes-vous, dompté? Est-il temps de pousser de la main le livre et de retrouver la page? Vous ne savez pas pourquoi, mais vous êtes content de cet orage. Il éclate pour vous, il éclate à votre place. Il fallait bien que quelqu'un se fâche et se décide à nettoyer l'atmosphère! Et alors vous lisez: «C'est parce que nous sommes dans une position impossible que nous devons inventer une solution, elle aussi impossible.» Vous vous écoutez: «Voilà, c'est avec des phrases comme celles-là qu'on me dompte, moi!» Et aussitôt, vous vous dites: «Je vais écrire à Pierre Bertrand et lui dire ce que son petit livre, *Eloge de la fragilité (Liber)*, a fait, et fait toujours pour moi!» Mais vous ne connaissez pas Pierre Bertrand, enfin pas personnellement. Alors vous pensez: «Je vais lui écrire dans le journal, je vais faire ma chronique un peu comme si je lui parlais, en tête-à-tête.» Et vous vous y mettez — la page attend toujours, mais elle n'y perd rien: «Depuis dix jours, j'ai cessé de lire...»

Collaborateur du Devoir

38 000 nouveaux titres en librairie l'an dernier

FRÉDÉRIQUE DOYON

Au moment du sprint final d'une étude sur la circulation des nouveautés, qui sera rendue publique en septembre, un chiffre brûlant est sorti de l'ombre et s'est répandu comme une traînée de poudre: 38 000.

«C'est le nombre de nouveautés qui ont été mises en marché en 2004-05; c'est énorme», reconnaît Yvon Lachance, de la librairie Olivieri et porte-parole de l'Association des libraires du Québec.

Sans confirmer ce résultat, puisque les chiffres définitifs ne sont toujours pas connus, Benoît Prieur, directeur de l'Association des distributeurs exclusifs de livres en langue française, ne semble pas surpris. «On n'est pas loin de la réalité avec ce chiffre si on inclut les documents gouvernementaux mais aussi les titres étrangers.»

Principal mode de commercialisation des nouveautés sur le marché des livres en langue française, le système de l'office (ou nouveauté) fait l'objet d'une vaste étude visant à le rendre plus efficace et rentable. Tant les aspects logistiques que financiers seront évalués. «Notre objectif est de trouver des moyens d'accroître la performance du système de l'office», explique M. Prieur.

L'enquête a été commandée en janvier dernier au consultant Michel LaSalle par un comité intersectoriel sur l'office issu de la Table de concertation du livre. Le comité est formé de représentants de diverses associations liées au livre (éditeurs, libraires, distributeurs), dont MM. Lachance et Prieur.

Bien que la compilation des résultats ne soit pas terminée, de grandes tendances se dégagent déjà, qui renversent certains préjugés circulant dans le milieu.

«La perception commune veut que les chaînes vendent beaucoup plus que les librairies indépendantes, alors que ce n'est pas le cas, avance M. Lachance. Beaucoup de gens disent que les livres québécois sont mal représentés, qu'ils le sont beaucoup moins bien que les français. Selon les chiffres qu'on a (mais qui ne sont pas définitifs), ce



JACQUES GRENIER LE DEVOIR

38 000 nouveautés en 2004-05, c'est énorme, reconnaît le porte-parole de l'Association des libraires du Québec.

n'est pas du tout la tendance. Le livre québécois se taille une place vraiment importante et intéressante.»

L'étude se penche aussi sur le taux de retour alarmant des livres. Même si le problème semble répandu à travers le monde et n'est pas un fait nouveau, on en connaît davantage les détails — la durée de vie sur les rayons des librairies, les coûts, etc. «Un livre qu'on retourne, on ne l'a pas vendu, mais il a déjà coûté de l'argent: il a fallu le créer à l'informatique, l'étiqueter, le placer sur les rayons», souligne le libraire.

Une subvention de 120 000 \$ de Patrimoine canadien et de la SODEC a permis de réaliser l'étude, en plus des contributions des diverses associations liées au livre.

Le Devoir

Des écrits autochtones qui enfantent des arts

Terres en vues présente l'exposition
Le Patrimoine écrit des Premières Nations

FRÉDÉRIQUE DOYON

Au-delà de leur imposante tradition orale, les autochtones du Québec ont aussi légué — et continuent de le faire — des écrits dans leur langue, en français ou en anglais.

Dans le cadre du festival Présence autochtone, Terres en vues présente une exposition à Bibliothèque et Archives nationales du Québec (BANQ) qui met en valeur le patrimoine écrit des autochtones à travers le travail actuel de sept artistes des Premières Nations.

«L'idée était de réunir sept artistes autour d'un document qu'ils considéraient comme fondateur de leur culture», explique, en cours de visite, le commissaire Michel Côté, qui s'est bien sûr laissé contaminé par le lieu où se déploient les œuvres: la collection nationale de BANQ. «Ça part des livres qu'on retrouve ici ou qui appartiennent aux artistes.»

Une machine à explorer des signes indigènes, une sculpture inspirée d'une bible mohawk, des gravures illustrant des contes et légendes autochtones: autant d'œuvres contemporaines qui évoquent le caractère hybride dont a hérité la culture amé-

riennne, 400 ans après l'arrivée des colons, tout en brandissant une tradition qu'elle se refuse à laisser disparaître.

«En adoptant le catéchisme, les autochtones n'ont pas leur propre culture, mais ils retrouvaient aussi des mots écrits dans leur langue, note M. Côté. Il faut reconnaître que beaucoup d'Innus ont accepté avec bonne volonté la religion des Blancs. Certains d'entre eux considèrent même les rituels anciens comme malsains.»

À travers un panneau de frêne tressé et d'autres objets-symboles, l'artiste Sylvain Rivard rend hommage à Henry Lorne Masta, auteur d'un ouvrage clé sur la langue et les traditions abénaquises, issu d'une famille qui pratiquait la vannerie.

Objet curieux et finalement très urbain que cette *Machine à explorer les signes* de Raymond Dupuis. Dans sa quête de ses origines malécites, il s'est laissé inspirer par des documents sur l'écriture des indigènes mexicains qu'il consultait souvent. Sa machine sculptée recompose une écriture à partir des peintures de guérison navajos et des pictogrammes hopis.

L'artiste innu Jean-Pierre Fontaine et Isabelle Courtois, du collectif Ashukan, ont conçu un bas-relief brisé en deux, une moitié dépeignant un rituel innu, l'autre, une cérémonie chrétienne. Ce conflit des spiritualités prend sa source dans un récit en innu de Mathieu André, qui remonte presque à l'arrivée des missionnaires.

Cette dualité se retrouve exprimée différemment dans *Prophésies*, de Pauline (Owisokon) Lahache.

Partant d'une bible mohawk (dont BANQ n'avait malheureusement pas d'exemplaire), l'artiste juxtapose une statue de l'arbre de paix, qui emprunte avec un brin d'ironie les dorures de l'iconographie chrétienne, et la coiffe du chef mohawk présidant les cérémonies religieuses de son clan.

«Selon la spiritualité mohawk, au sommet de l'arbre de paix un aigle vigilant surveille et avertit les humains quand la paix est menacée», précise M. Côté.

Les animaux peints sur tissu de Georgette Obomsawin donnent un petit aperçu de l'image que se faisaient les Européens du Nouveau Monde à partir des récits souvent truffés de fabulations des explorateurs: humains unijambistes, poilus comme des ours et une faune effrayante. Pour en saisir toute l'ampleur, mieux vaut feuilleter l'ouvrage auquel l'œuvre renvoie: *Hommes effarables et bestes sauvages*, de François-Marc Gagnon et Denis Petel.

Car l'exposition sert aussi d'invitation à redécouvrir la collection d'ouvrages de BANQ sur la vie, l'histoire et la création autochtones, dont une trentaine d'exemplaires sont mis à la disposition des visiteurs. *Je suis une maudite sauvage*, d'An Antane Kapesh, raconte (en innu, traduit en français) l'impact de l'arrivée des Blancs chez les Amérindiens. On y trouve aussi quelques livres de la poète crie Margaret Sam-Cromarty ainsi que ceux des anthropologues Rémi Savard et Nicolas Perrot, l'un des premiers Canadiens à vivre chez les autochtones.

Le Devoir

La Librairie Monet reçoit Lise Bissonnette



Le dimanche 11 juin à 14 heures

Librairie Monet 2752, de Salaberry - Galeries Normandie
Montréal, Qc H3M 1L3
(514) 337-4083 www.LibrairieMonet.com

Depuis 1985, XYZ. La revue de la nouvelle offre à ses lecteurs des textes inédits de nouveaux reconnus ou des plus prometteurs.

Abonnez-vous à XYZ. La revue de la nouvelle et recevez en prime (valeur 20 \$) *Les yeux des autres* (nouvelles) de Michèle Péroquin



1 AN / 4 NUMÉROS
INDIVIDU Canada 25 \$ Étranger 35 \$
INSTITUTION Canada 35 \$ Étranger 40 \$
2 ans / 8 numéros
INDIVIDU Canada 45 \$ Étranger 65 \$
INSTITUTION Canada 65 \$ Étranger 75 \$
3 ans / 12 numéros
INDIVIDU Canada 65 \$ Étranger 95 \$
INSTITUTION Canada 95 \$ Étranger 110 \$
Les prix sont toutes taxes comprises

N° 86 • Sports

Visitez notre site Internet: www.xyzedit.qc.ca/fr/revue.asp

Nom _____
Adresse _____
Ville _____
Code postal _____ TÉL. _____
Courriel _____
Ci-joint Chèque Visa Mastercard
N° _____ Expire le _____
Signature _____ Date _____

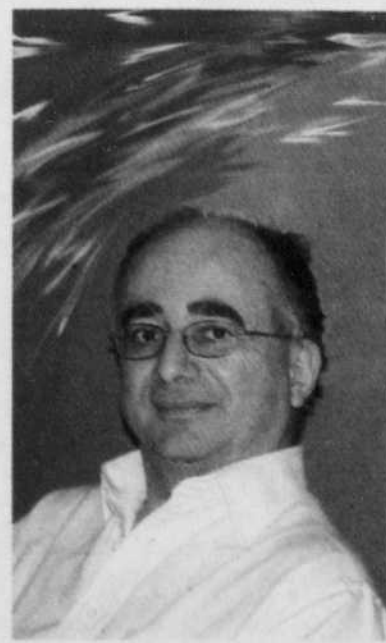
RETOURNER À: XYZ. La revue de la nouvelle
1781, rue Saint-Hubert, Montréal [Québec] H2L 3Z1
Téléphone: (514) 525.21.70 • Télécopieur: (514) 525.75.37
Courriel: info@xyzedit.qc.ca • www.xyzedit.qc.ca/fr/revue.asp

éditions Liber

Philosophie • Sciences humaines • Littérature

«Voix psychanalytiques»

Karim Jbeili
Le psychisme des Orientaux
Différences et déchirures



120 pages, 16 dollars

LITTÉRATURE

Rouge passion



Suzanne Giguère

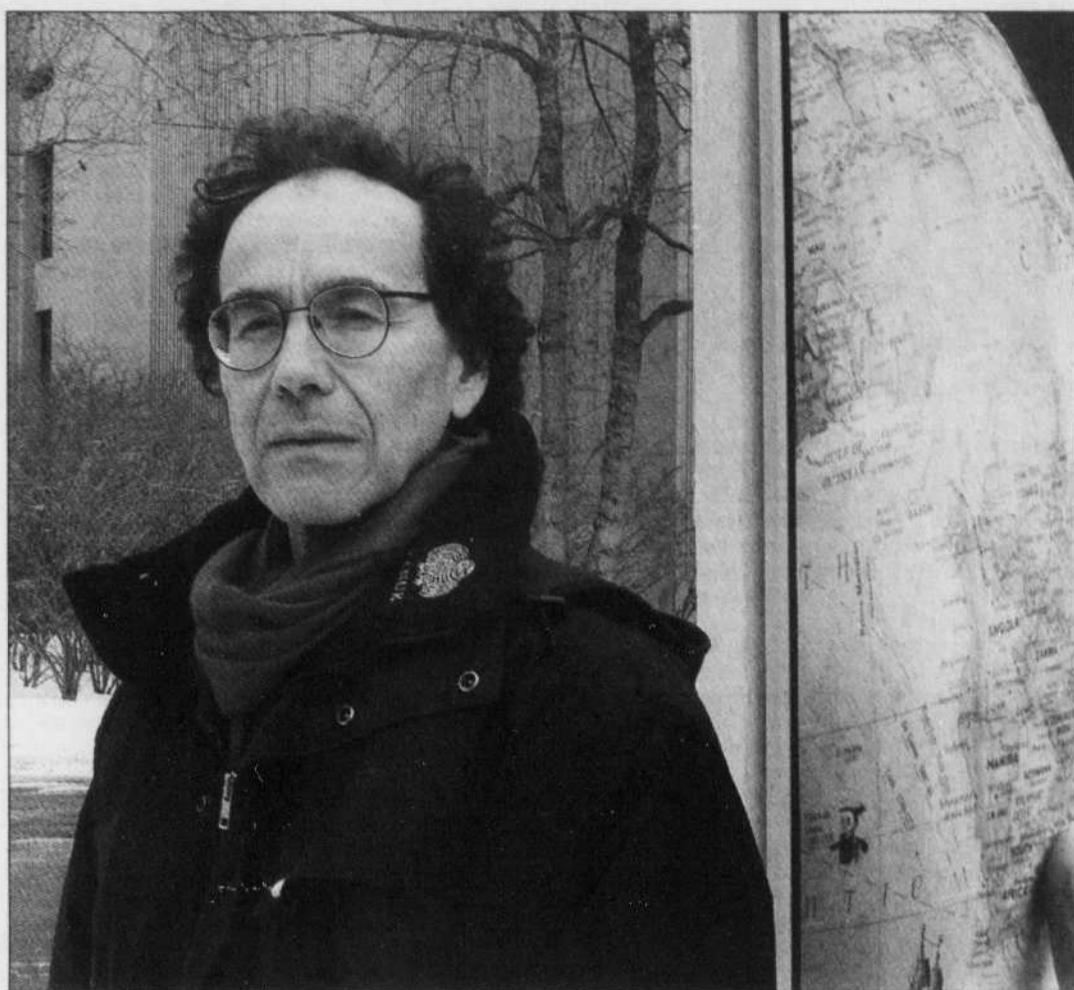
Argentine, 2002. Le pays a fait faillite. Les Argentins «ont un poing fermé à la place du visage», on ne compte plus les mendiants accroupis aux coins des rues. Gabriel Olmos, homme cultivé et rêveur invétéré, végète dans un quartier populaire de Buenos Aires. Un matin, il reçoit un appel du consulat d'Argentine à Ottawa: son père a été retrouvé mort, assassiné, au bord d'un lac québécois. Le fils du diplomate s'envole pour Montréal avec l'intention d'éclaircir la mort de celui qu'il déteste depuis toujours.

Dès le début du roman, l'auteur place le lecteur dans un état d'instabilité. Il suggère que le narrateur fabrique dans son esprit l'histoire que nous allons lire, qu'il observe les événements qui se passent dans son rêve et qu'il y participe en même temps. Ecrasant les contours de la réalité, Daniel Castillo Durante nous offre une œuvre de fiction sur la passion, aux frontières de l'irréel.

Beauté vénéneuse

Dans ce pseudo-roman policier, l'intrigue est annulée dès la première ligne du journal intime d'Ana Stein. La maîtresse du consul dévoile tout. Elle a assassiné l'homme qu'elle aimait à cause de ses infidélités. Elle vit désormais prisonnière avec une image: «Trois tirs sur le front». Dans un monologue intense où elle expose sa souffrance — «chaque mot que j'écris est une balle» —, elle parle de ses angoisses et de sa jalousie. Un autoportrait au fusain en taches sombres, noir et gris, avec du rouge. Le rouge de la passion et du sang.

Après cet aveu, le romancier détourne notre attention vers l'arrivée de Gabriel à Montréal. Moqueur, avec une pointe d'humour acéré, le jeune Argentin promène son regard sur la ville nord-américaine. Si l'esthétique expéditive anglo-américaine de l'espace ur-



Daniel Castillo Durante

bain le déconcerte, sa rencontre avec une «Vénus» nordique l'ébranle. Avec l'entrain d'un gamin il raconte.

«Si Rubens et Rembrandt reprenaient leurs pinceaux, il leur faudrait traverser l'Atlantique pour retrouver leurs modèles. Il suffirait de s'installer à n'importe quel coin de rue pour les voir surgir à gogo. Des

fesses fortement développées un peu partout, belles et frétilantes sous le ciel haut perché de Montréal [...] des culs dignes des cavernes d'Ali Baba, faisant partie d'une civilisation où seul l'excès fixe les limites, les uns plus exorbitants que les autres, plus hauts en couleur, plus décidés à battre leur propre record.»

Il y a beaucoup d'humour et d'humour tout au long du roman, on sourit souvent et parfois on éclate de rire. Cette détente voile la noire intrigue qui se développe sous nos yeux. Au fur et à mesure que Gabriel mène son enquête sur l'assassinat de son père, l'opacité s'épaissit. Jusqu'au moment où Ana Stein se manifeste. Ebloui par sa beauté — il ne sait pas qu'elle est vénéneuse —, Gabriel s'éprend d'Ana, ignorant tout de son crime.

Hantés, chacun de leur côté, par le diplomate qui a fait leur malheur, ils forment bientôt un triangle amoureux chaotique et discordant, équivoque et morbide. Ana cède à l'amour extatique et fantasme de Gabriel. Leur relation fondée sur le désir charnel et le plaisir, sans réel amour, fait naufrage. Encerclée, par son propre silence, Ana se condamne définitivement aux murs de son enfer tandis que Gabriel voit resurgir ses peurs anciennes. Abandonné par son père quand il était enfant et aujourd'hui par Ana, «s'il n'était né que pour se fondre dans l'anonymat? Né pour personne, né pour rien, né pour nada?». La dernière page s'éclabousse de rouge.

Mosaïque

Un rapport père et fils fielleux, le côté obscur du cœur, la fugacité du désir, la passion destructrice, le déracinement et l'exil, l'identité, Daniel Castillo Durante insufflé à ses pages tant de thèmes qu'on pourrait dissenter pendant des heures. Cela configure un style qui compose une mosaïque de l'intellect — la pensée de l'auteur, sa vision du monde moderne, son existentialisme — et de l'imagination, avec des moments d'intacte émotion. L'ensemble est soutenu par une narration qui brouille savamment les pistes et des dialogues d'une grande fraîcheur et d'une grande spontanéité. L'écrivain-essayiste, qui s'intéresse depuis longtemps à la confrontation des cultures et à la parole migrante, signe un premier roman fort, ambitieux. *La Passion des nomades* se présente comme une énigme ontologique et l'écriture, comme un rêve. Borges n'est pas loin.

Collaboratrice du Devoir

LA PASSION DES NOMADES

Daniel Castillo Durante
XYZ, coll. «Romanichels»
Montréal, 2006, 232 pages

ROMAN QUÉBÉCOIS

Le drame de l'enfant troué

CHRISTIAN
DESMEULES

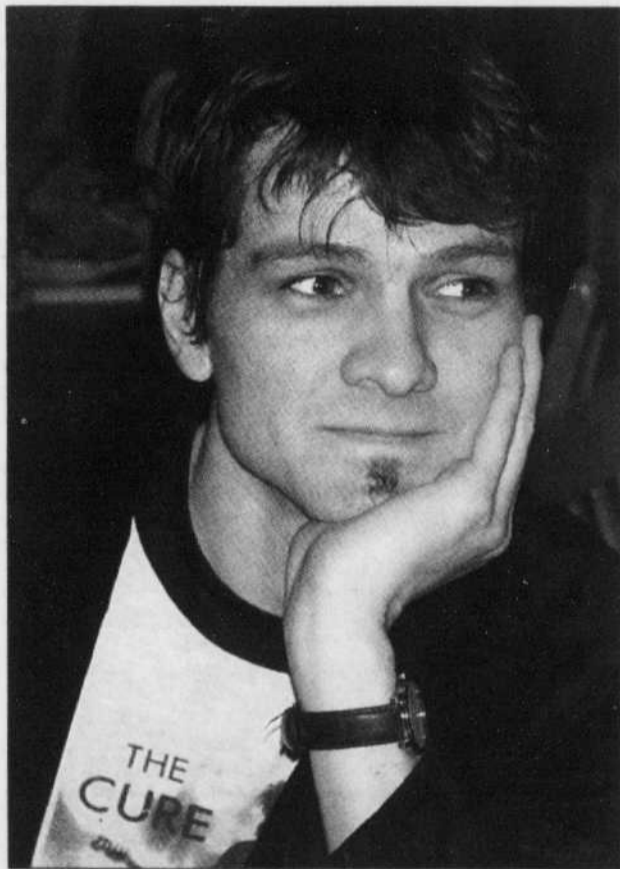
Filière constante et bien irriguée de la littérature québécoise — même si elle n'est pas toujours fertile —, l'enfance nous fournit bon an, mal an sa part d'œuvres.

Sébastien Chabot fait résolument de l'enfance son terrain de jeu d'écrivain — citant sans détour Réjean Ducharme ou Marie-Claire Blais. Un premier roman plutôt bien accueilli, *Ma mère est une marmotte* (Point de fuite, 2004), donnait la parole à un jeune garçon marqué par la mort de son père et la folie de sa mère. Revendiquant une «esthétique du traumatisme», Chabot aborde encore une fois de front l'enfance et la folie.

«Je voudrais, explique l'écrivain sur son blogue, créer des personnages qui fondent leur identité sur une rencontre inattendue avec la mort, les placer dans des situations où ils sont confrontés à la perte d'un être cher, ou d'une partie d'eux-mêmes.» Le traumatisme, dans *L'angoisse des poulets sans plumes*, son second roman, on le comprend assez vite, est lié de près aux gallinacés et à la mort.

Treizième et dernier enfant d'une famille d'éleveurs de poules de la vallée de la Matapédia, «grand amoureux de tout ce qui voulait bien être aimé», Perceval Marchaterre s'est autoproclamé roi des mouches — parce qu'elles étaient les seules, nous explique-t-il, à tout comprendre lorsqu'il leur caressait les ailes. «Quand on en vient à considérer le vent comme une caresse, c'est parce qu'on a manqué de tout dans la vie.»

Entre une mère «laide comme une blessure ouverte» et un père convaincu de fabriquer les oreillers de plumes les plus confortables de tout le canton, il passe les six premières années de sa vie sous la table de la cuisine. À observer le monde sans comprendre. Un jour où le dixième étrangle par erreur un poussin qui est tombé devant lui, le jeune Perceval se fait la promesse de faire payer à ses «incroyables frères» leur méchanceté à l'égard des poulets.



SOURCE: SÉBASTIEN CHABOT

Sébastien Chabot fait résolument de l'enfance son terrain de jeu d'écrivain.

Sur sa mère, encore, un passage qui résume assez bien le style de Sébastien Chabot: «Imprévisible comme pas une à cause de ses nombreux malheurs, pratiquant la pendaison-surprise au moment où on s'y attendait le moins. Contrairement à notre père, prête à nous aimer, mais triste en permanence et détestant les oiseaux. Fragile comme la naissance d'un poussin, raide comme un piquet de clôture, souffrante comme une oreille mordillée, pleine peut-être de bonnes intentions, mais trop faible de l'humeur pour être capable de bien s'occuper de nous tous.»

Après un accident masturbatoire qui le rend «enfant mongole», le Premier développera une relation incestueuse avec le petit Perceval, relation qui culminera dans l'incendie du poulailler où

leurs malheurs, Perceval se retrouvera à l'orphelinat sous la protection intéressée du curé Théodule, habile sculpteur de crucifix, avant de sombrer dans la folie et de devenir le narrateur de sa propre histoire.

Hommage revendiqué à *Une saison dans la vie d'Emmanuel*, de Marie-Claire Blais, ainsi qu'au *Tambour* de Günter Grass, *L'angoisse des poulets sans plumes* comporte aussi sa part de provocations gratuites, d'invasivités et d'images parfois peu convaincantes — «J'ai toujours pensé que la musique est un poison nageant dans l'air qui nous entre dans les oreilles pour bouffer notre courage.»

Amusant et pas particulièrement sérieux, avec ses accents surréalistes et sa poésie de l'enfance, le second roman de Sébastien Chabot participe d'une veine plutôt fantaisiste de la littérature, sans revendication esthétique originale et sans véritable lien apparent avec le réel — sinon une critique en creux d'un certain catholicisme de village, de l'enfance malmenée et d'une pauvreté qui se reproduit.

Collaborateur du Devoir

L'ANGOISSE DES POULETS SANS PLUMES

Sébastien Chabot
Éd. Trois-Pistoles
Paroisse Notre-Dame des Anges,
2006, 167 pages

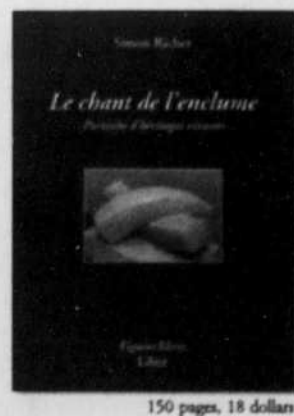
éditions Liber

Philosophie • Sciences humaines • Littérature

«Figures libres»

Simon Richer

Le chant de l'enclume
Portraits d'héritages vivants



150 pages, 18 dollars



Caroline Montpetit TOMBER DU CIEL

Parfaitement mûries, taillées avec un savoir-faire d'orfèvre et servies par une écriture sobre [...], les nouvelles de *Tomber du ciel* possèdent la densité qu'il faut pour être goûtées et relues.
Christian Desmeules
Le Devoir

Des personnages bien campés, pour lesquels la mise au point, comme en photographie, capte la faille, la fragilité.
Pascale Navarro, Ici

Caroline Montpetit possède une plume sensible et un regard juste, souvent voilé de tristesse.
Monique Roy, Châteleine

Nouvelles
128 pages • 17,95 \$

Boréal
www.editionsboréal.qc.ca

LIBRAIRIE

BONHEUR D'OCCASION

Livres d'occasion de qualité

- ~ Livres d'art et de collections
- ~ Canadiana
- ~ Livres anciens et rares
- ~ Bibliothèque de la Pléiade
- ~ Littérature
- ~ Philosophie
- ~ Sciences humaines
- ~ Service de presse

Achetons à domicile

514-522-8848 1-888-522-8848

4487, rue De La Roche (angle Mont-Royal)
bonheuroccasion@bellnet.ca

NOUS NOUS DÉPLAÇONS PARTOUT AU QUÉBEC, POUR L'ACHAT DE BIBLIOTHÈQUES IMPORTANTES.

LITTÉRATURE

LITTÉRATURE ÉTRANGÈRE

Les attributs virils

GUYLAINE MASSOUTRE

En 1949 paraissait *Le Deuxième Sexe*, coup de butoir dans les mentalités. Des affirmations, devenues formules, aussi célèbres qu'*«on ne naît pas femme, on le devient»*, ont inscrit la logique de la différenciation et des choix qui devaient permettre aux femmes, selon Simone de Beauvoir, de prendre leur place dans le monde.

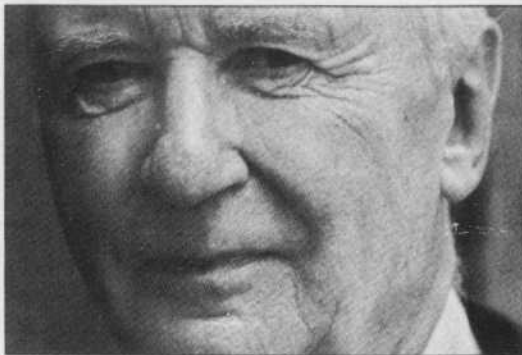
Qu'en est-il de cette lucidité? Rappelons-la: *«Jusqu'ici les possibilités de la femme ont été étouffées et perdues pour l'humanité; il est grand temps dans son intérêt et dans celui de tous qu'on lui laisse enfin courir toutes ses chances.»* À lire le roman français des années 50, la partie n'était pas gagnée. Cinquante ans plus tard, c'est inquiétant, le balancier revient du même côté.

Quel rôle ont joué les femmes? Le sujet est toujours brûlant. En témoigne une volumineuse biographie, fort bien menée et passionnante à lire, sous la plume d'une beauté de 28 ans, Angie David. Son sujet, son titre, Dominique Aury, alias Pauline Réage, auteure d'*Histoire d'O*.

Qui n'a pas lu, ou entendu parler, ou vu porté au cinéma, ce roman de 1954, érotique, sadomasochiste, fantasmagorique et extatique qu'est *Histoire d'O*? Ce que Beauvoir qualifiait de *«terreur plus ou moins avouée»* que la femme inspire s'y trouvait relevé par une femme, hissé au sommet d'une torture, délicieuse pour les uns, honte des autres pour ses mots de la servitude absolue.

Circuits fermés

Des polémiques durables s'ensuivent, entre les tenants de cette audace, les Jean Paulhan et Jean-Jacques Pauvert, son éditeur, Georges Bataille et André Pieyre de Mandiargues. Pauline Réage comptait des Régine Deforges et Leonor Fini parmi ses fidèles. Le surréalisme d'après la guerre connaissait alors un second souffle, cherchant la noirceur d'une désolation toujours vive dans les méandres de l'inconscient.



Bernard Du Boucheron

Jean Paulhan poursuivait sa relecture de Sade. C'était un autre choc, dont l'impact se répercuterait plus tard, chez une Annie Lebrun publiée chez Pauvert, justement, dans les années 80. Revenons à Dominique Aury. Aury était la seule femme dans le comité de lecture de Gallimard. Mais surtout, elle était la maîtresse de Paulhan. C'est à lui qu'elle adressa son *Histoire d'O*. Ceci expliquant cela.

Ce roman pornographique a divisé les femmes. Une biographie était donc opportune, pour dégager les intentions et faits littéraires, dans le contexte exact des interdits, mensonges, duplicités, complexités, jeux de masques qui ont précédé et suivi l'affaire. Cinquante ans plus tard, le cordon de la zone rouge se défait, et Dominique Aury, morte en 1998 à l'âge de 90 ans, n'a plus besoin de Pauline Réage.

Plus nue que Dominique Aury, elle est née Anne Duclos, fille unique, près de La Rochelle, à Rochefort comme Pierre Loti, né Julien Viaud. Son mystère, tout à fait littéraire, tourne autour de cette identité. Editrice, grande lectrice et diplômée en lettres anglaises, Aury est une cheville ouvrière des écrits et des forces intel-

lectuelles regroupées, Bataille, Blanchot, Klossowski. Dominique Rollin et son jeune amant, Philippe Joyeux alias Soliers, apparaissent dans ce paysage, et l'histoire des Éditions Gallimard, entre affinités intellectuelles, liaisons multiples, amours compliquées et décès, se campe désormais.

A vrai dire, Dominique Aury partage son amour de Paulhan avec celui d'une femme, Édith Thomas. Cette liaison fervente, d'une durée de vingt-cinq ans et elle aussi close par la mort, Édith Thomas la consigne dans son journal, déposé aux Archives nationales. Quant à *Histoire d'O*, il lui doit au moins ses recherches enthousiastes sur Pauline Roland, une femme libre que défendit Victor Hugo en son temps. D'autres duos, trios, quatuors érotiques sont aussi racontés.

Attributs masculins

Il y a beaucoup à apprendre sur les fantasmes qui font non seulement la littérature, mais aussi son histoire. La lecture s'en nourrit, succès qui rappelle, puisque cela ne va jamais de soi, que la littérature parle aux êtres en désir. Et là, force est de regarder notre monde. La vision critique de Simone de Beauvoir y retrouve toute sa pertinence.

La guerre. Elle fait l'objet de *Coup-de-fusil*, écrit avec sa mâle maîtrise, incisive comme son titre, par Bernard Du Boucheron. On y parle une langue fermée de la cavalerie, le combat des vrais hommes à l'orée de la guerre de 1914. La chasse s'accomplit dans tous les registres, avec un brio qui fait froid dans le dos. C'est moins exotique que *Court serpent*, qui a donné des palmes à son auteur. Mais la charge des officiers, avec ses fanfares, sa vieille France et ses codes d'honneur, a l'air grave de ces années 50, contre lesquelles Sagan et Duras ont dû batailler.

Le cheval. Il est là, la plus noble conquête du mâle, dans l'œuvre à jolis tiroirs de Jérôme Garcin. *Cavalier seul* est le plus récent pan de son journal équestre. Qui suit cette passion y trouvera un bonheur réservé à ce

sport d'élite, certes non exclusivement masculin, mais enfin... Garcin nomme humanité cet exercice d'écriture qui prolonge celui du centaure. On y retrouve Eau-bac, *«le trotteur de ma vie»*, écrit Garcin, en deuil de son cheval. Avouez que l'humanité, dont Bartabas est l'emblème, connaît d'étranges rodéos, dont les moindres ne sont pas uniquement ceux de la Croisette.

Les amours homosexuelles. C'est le troisième pôle. Qui ne verra, dans *Les Dollars des sables*, en Jean-Noël Pancrazi un écrivain subtil et capable de faire goûter l'Eden entre ses pages? Les amours vénales de la République dominicaine y recréent la vertu des îles, loin de sa Corse paternelle, un plein et un vide, un monde onirique et un atoll d'isolement.

Collaboratrice du Devoir

DOMINIQUE AURY

Angie David
Éditions Léo Scheer
Paris, 2006, 557 pages

COUP-DE-FOUET

Bernard Du Boucheron
NRF Gallimard
Paris, 2006, 191 pages

CAVALIER SEUL

Jérôme Garcin
NRF Gallimard
Paris, 2006, 279 pages

LES DOLLARS DES SABLES

Jean-Noël Pancrazi
NRF Gallimard
Paris, 2006, 170 pages

POÉSIE QUÉBÉCOISE

Dans la tranquillité des chambres

HUGUES CORRIVEAU

Deux poètes parlent, rêvent, écrivent dans la quiétude de chambres d'hôtel, de jour comme de nuit, avec l'âme souvent à la vague, en écoutant les bruits du monde et le battement du cœur lent. Le CD qui accompagne le recueil nous fait cadeau du très bel accompagnement musical et sonore de Michel F. Côté, qui nous donne à entendre des bruissements d'insectes, des craquements de plancher, certains froissements de drap ou de feuille, mettant là de l'écho, des dédoublements de voix, des murmures. Tout ici tient à ce rien d'air que la chambre protège et offre, la parole venant dans la clôture des chambres ponctuer l'écoulement du temps, le plaisir de vivre et d'attendre l'autre, de penser à l'autre et à soi.

Présence éphémère

Belle réussite que cette rencontre de José Acquelin et de Martine Audet, parce que harmonieuse, ce qui n'est pas évident, parce que respectueuse de ce que l'un dit, de ce qui vient faire souffrir le corps ou la mémoire. De plus, avec intelligence, les deux poètes nous convient à une sorte de mise en scène; le premier poème s'intitule *«Réception»* nous fait entrer dans l'hôtel, pour nous conduire ensuite dans les chambres numérotées de 2 à 33, nous proposant un arrêt dans l'*«Ascenseur vers la chambre 31»* ou sur le *«Balcon de la chambre 26»*. C'est peu dire qu'une sorte d'envoûtement nous gagne en écoutant les deux poètes lire leurs textes, suivant des débits particuliers selon la couleur du poème; c'est peu dire que nous les écoutons avec une attention silencieuse pour ne pas troubler la solitude qui nous est murmurée en secret. Puisque *«la bouche est une chambre»*, nous confie Acquelin, pourquoi ne pas y voir une métaphore du lieu de la

parole, d'autant plus si *«le corps est un hôtel / pas si familier que cela»*. Ou encore, selon Martine Audet, si *«la chambre est un arrêt du cœur»*, comment ne pas s'y attarder pour en connaître la relative souffrance? On entre là sur la pointe des pieds car, si on en croit Audet, *«écrire fait plus de silence / à aimer»*. Ne troublons pas ces deux amoureux de la vie, de la paix et de l'écoute, ne troublons pas *«[...] cet espace sans écran / où les oiseaux sont des paroles de l'air / des mains libérées de leurs gestes»* (J. A.). Et on entend parfois passer l'ombre d'Anne Hébert *«dans cette chambre / où autrefois [M. Audet] regardait [t] passer les morts / leurs ombres bien cousues / à l'intérieur»*. Si ce livre s'impose à ce point, c'est que la passion amoureuse dont il parle touche à tout le possible des êtres qui se mettent à écouter le cœur du monde, à chercher en soi comme en l'autre l'équilibre précaire qui fait de la survivance un moment de grâce.

Voilà donc une occasion de s'accorder un moment de répit dans le brouhaha qui nous bouscule, dans l'effervescence du bruit des villes, une occasion d'entendre la source du silence, le passage fragile de la peine comme de la joie; *«et un peu avant l'aube / par politesse envers elle / tu éteins la lampe / pour mieux voir // le jour avancer»* (J. A.). La lumière est là, devant, comme des mots à prendre pour mieux vivre.

Collaborateur du Devoir

PERSONNE NE SAIT QUE JE T'AIME

José Acquelin et Martine Audet
Avec CD, musiques originales de Michel F. Côté
Éditions Planète rebelle,
coll. «Hôtel central»
Montréal, 2006, 64 pages

LA PETITE CHRONIQUE

Le temps qui passe

Gilles Archambault

Quand j'aime un livre, je répands la nouvelle. Tant pis si j'ai exagéré, tant pis si on ne partage pas mon enthousiasme. À ce jour, trois de mes amis se sont procuré le *Carnet de notes* de Pierre Bergounioux dont je vous entretiens aujourd'hui.

Peut-être est-ce un tort, mais je raffole des journaux d'écrivains. Surtout si ces derniers ne sont pas des primitifs devenus hommes ou femmes de lettres comme on devient plombier ou premier ministre. Entendez par là que ne m'intéressent que les auteurs pour qui l'acte d'écrire n'est pas un divertissement ou un gagne-pain. Tout reproche que personne ne songerait à faire à notre diariste.

Ces notes souvent quotidiennes, Bergounioux les a prises de 1980 à 1991. Que nous racontent-elles? Les soucis habituels d'un écrivain, ses angoisses, ses interrogations, ses doutes. *«J'ai fini par admettre que le bureau [d'écriture] était le seul séjour qui me soit permis sur la terre, l'unique endroit qui m'accorde la grande voix terrible dont le tonnerre gronde à mes oreilles à la moindre déviation.»*

Bergounioux est enseignant. D'un métier dont il ne s'avoure pas toujours l'exercice, n'en retenant souvent que les heures enlevées à la création, il n'est pas un chanteur inconditionnel. Même l'amour qu'il porte à ses deux fils ne le console pas toujours de la dispersion que la vie nous impose, qu'on le souhaite ou non.

On respecte cet engagement dans l'écriture, d'autant plus que celui qui le pratique est un être aux prises avec la détresse de vivre. *«Il me semble que tout était dit, écrit, dès la dixième année de ma vie, tous les bonheurs que je connaîtrai jamais. Après sont venus l'inquiétude et la conscience d'être, les soucis, les peines, l'assidue fréquentation du désespoir.»*

À lire avec attention ce journal, on se rend compte, si besoin il y avait, que l'écriture, lorsqu'elle mé-

rite ce nom, s'accompagne toujours d'une difficulté de vivre. *«Ma vie ne compte pas, non plus qu'aucune autre, et je la prends à cœur, et je m'en fais un monde, au lieu de la tenir à la juste distance, de proportionner la dépense qu'elle me coûte à son importance effective.»*

Ce serait cependant donner une fausse idée de ces carnets que d'inspirer uniquement sur ce qui en fait l'indispensable nécessité. Bergounioux ne vit pas dans une bulle. Au contraire, il est aux prises avec des problèmes de vie pratique qu'il nous communique avec une franchise désarmante.

J'aime qu'il soit amateur de livres, j'aime qu'il nous raconte ses virées chez les bouquinistes du Quartier latin à Paris. Il me semble le suivre rue de l'Odéon ou boulevard Saint-Michel. Il est curieux de tout, d'ouvrages anciens sur la grammaire, il adore les dictionnaires. La nature l'intéresse, il collectionne les insectes, ne répugne pas aux travaux de menuiserie. Il visite les ferrailleurs à la recherche de matériaux qui lui serviront à créer des sculptures.

Pourquoi le cacher, j'ai dévoré chaque ligne de ce carnet et me promets d'y revenir sous peu. Ai-je bien saisi la beauté de ces pages que lui suggère la mort de son père? *«Les propos cyniques de mon père, ricanants, me laissent... dépité, malheureux. Et je songe, étant homme, capable de recul, désormais, aux ravages qu'ils occasionnaient, jour après jour, chez le gosse que je fus, à la plaie ouverte, inguérissable, qu'ils m'ont laissée?»* Ai-je bien saisi? Je verrai la prochaine fois.

Collaborateur du Devoir

CARNET DE NOTES

1980-1991
Pierre Bergounioux
Verdier
Paris, 2006, 951 pages

vient de paraître

Dossier
L'envers
de la droite américaine

Aux États-Unis, le triomphalisme de la droite conservatrice et la guerre au terrorisme semblent avoir annihilé toute opposition. Pourtant, de grands mouvements sociaux ont marqué l'histoire de ce pays. L'envers de la droite n'est peut-être pas aussi docile qu'il y paraît, même s'il se tient dans l'ombre.

Artiste invité : Steven Spazuk

NUMÉRO 709
JUIN 2006Pour consulter le sommaire détaillé :
www.revuerelations.qc.ca

ABONNEZ-VOUS

Relations

8 NUMÉROS PAR ANNÉE, 44 PAGES

Un an : 35 \$ Deux ans : 65 \$

À l'étranger (un an) : 45 \$

Étudiant : 25 \$ (sur justificatif)

Abonnement de soutien : 100 \$

Par téléphone : (514) 387-2541

Par courriel : relations@cjf.qc.ca

Par la poste : Relations

25, rue Jarry Ouest
Montréal (Québec) H2P 1S6EN VENTE DANS
LES KIOSQUES ET LIBRAIRIES

4,95 \$ + TAXES

Oui, je désire un abonnement de _____ an(s),
au montant de _____ \$

NOM _____

ADRESSE _____

VILLE _____

CODE POSTAL _____

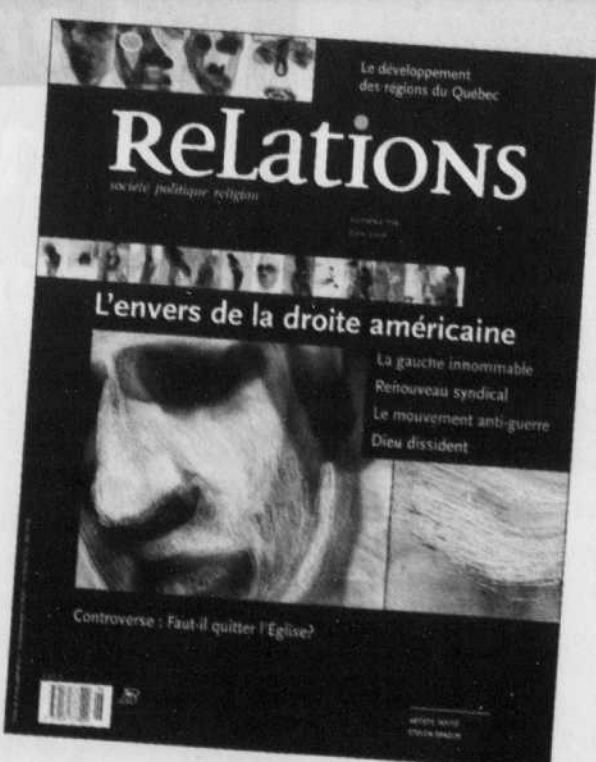
TÉLÉPHONE (_____) _____

Montant total : _____ \$

Je paie par chèque (à l'ordre de Relations) ou par Visa

NUMÉRO DE LA CARTE _____

EXPIRATION _____ SIGNATURE _____

Effluves poétiques
du Marché francophone
de la poésie

Le Marché francophone de la poésie bat son plein sous le chapiteau de la place Gerald-Godin à Montréal. Samedi matin, à 10h30, sur les traces de Nelligan et de l'école littéraire de Montréal propose une visite commentée du quartier où le poète a vécu et ramène les visiteurs à cette époque charnière de l'histoire littéraire québécoise. Rendez-vous au square Saint-Louis, au pied du monument Octave-Crémazie. Pour les lève-tard, une lecture de poésie animée par Bruno Roy réunit sous le chapiteau les poètes Jean-François Poupart, Jean-Pierre Verheggen, Jean-Michel Espitalier et Eric Giraud. Dimanche, à midi, ne manquez pas la table ronde sur les femmes et la poésie animée par Carole David, à laquelle prendront part Yolande Villemaire, Kim Doré, Jade Bérubé, Sébastien Blais et Sohkna Benga, du Sénégal. - *Le Devoir*

Les Éditions Saint-Martin
sont vendues

La Fédération des coopératives en milieu scolaire s'est portée acquéreur des Éditions Saint-Martin par l'entremise de son réseau Coopso. Les coopératives en milieu scolaire comptent aujourd'hui 63 points de vente. Selon le magazine *Livre d'ici*, cette vente est présentée par ses divers tenants comme une solution de rechange au mouvement de concentration que subit le milieu du livre dans le monde de l'édition scolaire. L'éditeur se consacrera désormais au développement du secteur scientifique et technique, selon les besoins scolaires. Fondée en 1974, dirigée aujourd'hui par Richard Vézina, la maison doit son nom au militant ouvrier Albert Saint-Martin (1865-1947), organisateur de coopératives, militant de la propagation de l'espérance et inspirateur de l'université ouvrière. La maison d'édition qui porte son nom compte aujourd'hui près de 300 titres. - *Le Devoir*

www.edtypo.com **TYPO**

Voici, préparée par Nicole Brossard, une anthologie de textes québécois qui font écho aux amours et à la solitude gaies, à la révolte et aux rêves lesbiens.

Une lecture sera présentée à l'occasion du **MARCHÉ FRANCOPHONE de la POÉSIE** en coproduction avec la Maison de la poésie, le samedi 3 juin à 20 h, à la Maison de la culture Plateau-Mont-Royal. Tél. : (514) 872-2266

LITTÉRATURE

Le cas de l'oncle Tom



Louis Hamelin

Pacifique, avec les plus belles filles du monde qui arpentaient le trottoir dans les ports de plaisance, et le futur vous appartenait.

Déception et enchantement

J'ai découvert l'existence de Thomas Mcguane il y a quelques années en lisant Jim Harrison, ce qui n'est sans doute pas un hasard. Dans *Entre chien et loup*, recueil de chroniques de chasse, de pêche, de table et d'autres dérives signées Big Jim, figure un entretien plutôt délirant entre ces deux personnages natifs du Michigan. Une manière de ne jamais trop se prendre au sérieux tout en débattant de brillantes et rafraîchissantes énormités sans cesser d'arborer le sourire mi-figue mi-raisin du cow-boy sur le point de quitter la ville.

Deux vieux complices dans l'art de déconner comme dans celui de faire se croiser les chemins de l'aventure et de l'écriture: difficile, entre deux virées à Key West, de ne pas s'y retrouver un peu, comme lecteur, de ne pas être tenté de rapprocher, par exemple, *Julip* de Harrison de la nouvelle de Mcguane intitulée *Le Réfugié*, ou encore de certains textes du même homme parus dans *Intempéries* (2003) et qui traitaient de la pêche au tarpon et au renard de mer dans les Keys. Le titre déniché par l'éditeur français du nouveau recueil de nouvelles de Mcguane (*En déroute*) semble lui-même un amical pied de nez aux *En route vers l'ouest* et autres *La Route du retour* de Harrison. Routes et détours qui se croisent, donc. Alcool, coulisses de Hollywood, femmes et grand air. Ou, pour le dire comme Mcguane: «Vous descendiez d'un des derniers terroirs les plus sauvages de la planète, le teint hâlé et le muscle ferme après toute une saison passée à contempler un monde proche de la Création, et vous atterrissez dans la cité des hommes, qui mettait le bonheur à portée de main entre les grandes vagues bleues du

Dix nouvelles. Un peu plus de 300 pages. Une quasi-déception, suivie d'un grand enchantement. J'ai eu la curieuse impression que les deux textes les moins forts de ce recueil avaient été placés au début, ce qui serait en contradiction formelle avec les principes commerciaux les mieux établis. Dans le premier, Mcguane nous plonge d'emblée

ment tordu, fait sur mesure pour exprimer des propos qui vont de la lucidité douce-amère à une forme d'incongruité qui, chez l'espèce humaine vue par Mcguane, semble presque aller de soi. «Je ne mange aucun aliment qui provienne d'un organisme doté d'un système nerveux central», lance un des personnages, puceau et téléphage, à celui qui ne deviendra jamais son beau-père.

L'art de la narration

Il y a aussi chez Mcguane un art à la fois très maîtrisé et pudique de la narration, qui rappelle, comme dans le très beau *Glacé*, les premières nouvelles de Hemingway (difficile d'échapper à la comparaison quand vous demandez au lecteur de vous suivre du Michigan au Montana et de la purteté trompeuse de l'enfance aux angoisses d'un âge mûr privé de boussole en cours de route. Puis, dans *Vieux amis*, on retrouve enfin ce petit quelque chose que sans trop se l'avouer on cherchait depuis le début: l'esprit gouluard à la Harrison, muflé et sensible, l'indéfectible camaraderie virile, l'humour bizarroïde, la trahison toujours possible devant le mystère de la

femme. La parenté des deux écritures (Harrison et Mcguane), le son plein, en même temps qu'un peu fêlé, qu'elles rendent et qui marque la distance avec Maître Ernest en montrant que les années 60 sont passées par là, est parfois frappante, et une héroïne comme la Louise de *Gallatin Canyon* prononce des répliques qui apparaissent très vraisemblables sous la plume de l'auteur d'*Un beau jour pour mourir*: «Je m'étais mise à avoir d'étranges manies. Je m'épilai les cils, et j'ai mangé pour deux mille huit cents dollars de noix de macadamia.»

Thomas Mcguane possède un ranch au Montana et il ne fait clairement pas partie de ces écrivains américains pour qui le Canada peut avantageusement être réduit à une fabrique de vents et de bliz-

zards. Qu'on suive, par exemple, son petit couple de randonneurs héroïnomanes lancé sur la piste d'un totem haïda dans les épaisses forêts côtières de la Colombie-Britannique, et... qui rencontre-t-on au détour d'une phrase? «Joe Sakic, l'avant-centre de l'équipe des *Avalanches*...» Et dans une autre nouvelle, ceci, de tout aussi attendu: «Cela lui rappela soudain qu'il y avait autrefois un certain nombre de Canadiens français, des séparatistes en combinaisons branchées, qui racontaient aux filles que c'étaient eux qui avaient posé des bombes dans les boîtes à lettres de Montréal. C'était un boniment efficace...» Bien informé, Mcguane. Ailleurs, il nous rappelle que le général Wolfe «aurait préféré avoir composé l'*Élégie écrite dans un cimetière de campagne* plutôt que de conquérir le Québec...» Nous aussi. Parce que du train où c'est parti, nous allons bientôt céder les droits sur notre mémoire collective à des intérêts américains...

Le clou du livre est à mon avis une nouvelle longue d'environ 80 pages, à la manière des nouvelles de Harrison, si on veut, mais dont la perfection narrative, la qualité presque épique et la finesse de construction hissent l'auteur au niveau du vieux Papa lui-même et de personne d'autre. Titre: *Le Réfugié*. Quelque part entre Cuba et Key West, le fantôme rêveur du Grand Pêcheur Blanc (de peau, sinon de conscience, et encore...) et la postérité du Vieil Homme, revendiquée ici avec un aplomb impressionnant, se conjuguent entre ciel, mer, îles et vocabulaire de la navigation pour donner cette histoire de rédemption d'une beauté stupéfiante. Avec, à la clef, des considérations étonnantes sur l'esclavage, qui font de Thomas Mcguane un homme de son époque, doublé d'un écrivain dont l'intelligence, à l'image du Gulf Stream, est chaude et profonde.

Collaborateur du Devoir

EN DÉROUTE

Thomas Mcguane Traduit de l'anglais par Marc Amfreville Christian Bourgois éditeur, Paris, 2006, 318 pages

BANDE DESSINÉE

La célébrité est une drogue

SYLVAIN CORMIER

Lewis Trondheim fait tout bien. Tel Greg en son temps, non content de dessiner génialement (les aventures de Lapinot lui ont valu toutes les accolades), le cofondateur de L'Association scénariste prodigieusement (la série des Donjon Parade, notamment): lauréat de l'illustrissime Grand Prix de la ville d'Angoulême «pour l'ensemble de son œuvre» en janvier dernier, il est incontournable. Au point de donner envie de lire une bédé mal dessinée. Si mal dessinée qu'on croirait que le dessinateur, Ville Ranta, jeune Finlandais surtout connu pour quelques malheureux dessins du prophète, a fait exprès. Les nez, par exemple, ressemblent à s'y méprendre à de petites mains. Naïveté volontaire, conclut-on: c'est moche à regarder parce que les univers dépeint est moche. À savoir: le monde de la célébrité instantanée, démesurée et éphémère. Aussi éphémère que l'effet d'un cachet. Suivez mon regard.

Michel Canard, parfait inconnu, trouve des pilules dans une veste, en avale une, et hop! Le voilà bombardé Mickael (prononcez Maillekeul) Kanard, célébrité, avec tout ce que la célébrité suppose: on se l'arrache, il a ses entrées au «club des gens célèbres», et tout ce qu'il dit est formidable. Tout. — Mon

caca est bleu. — Ha! Ha! Mickael, vous êtes une perle! Hélas, les pilules sont à péremption variable. Après dix minutes ou dix jours, Kanard redevient tout aussi instantanément quidam et se fait jeter comme le malpropre qu'il est. À la manière inénarrable mais parfaitement ficelée de Trondheim, la situation dégénère jusqu'à l'absurde: de pilule en pilule, Canard s'enfoncé, cause l'écroulement de l'industrie cinématographique, est kidnappé par un acteur russe psychopathe («Pas faire effets spéciaux. Utiliser prrisonniers afghans.») puis déclenche une (brève) guerre nucléaire. Il découvrira finalement que c'est la télé qui fabrique les pilules — et les célébrités. Tiens, donc.

C'est aussi féroce ment drôle que drôlement féroce: rarement le phénomène de la culture «people» a-t-il été aussi brillamment épingle. Ça tient à l'art du dérapage contrôlé chez Trondheim: plus il va loin, plus il dit vrai, et plus son portrait de la décadence culturelle devient terrifiant. Tout en faisant rire. Même pas jaune. On en oublie les nez à trois doigts.

Collaborateur du Devoir

CÉLÉBRITIZ

Lewis Trondheim & Ville Ranta Dargaud, coll. «Poisson Pilote» Paris, 2006, 46 planches

BANDE DESSINÉE

Le Rocky des cités

SYLVAIN CORMIER

Depuis ses premiers récits complets dans le *Pilote* mensuel dernière époque (1982, c'est déjà si loin), Hervé Barulea, dit Baru, a été le porte-parole et le porte-images de la banlieue béton de la France mal-aimée. Des trois volumes de *Quéquette Blues* aux quatre des *Années Spoutnik*, il a dessiné la chronique d'une jeunesse condamnée à l'impasse pour être née à la périphérie de la grande ville et, par là, de la réussite. As de la tronche plus qu'expressive et du dialogue sonnant vrai, il a dépeint avec le plus terrible réalisme et la plus grande tendresse ces prisonniers malgré eux des grandes tours d'habitation, dans leur quête d'amour, d'argent et de respect. Ancien prof d'éduc', il trouvait souvent la seule issue de ses histoires dans la pratique du sport (le foot, essentiellement). Mais entre éclairs de fierté et lueurs d'espoir, le futur demeurait généralement glauque.

Le voilà racontant l'histoire d'un gars qui en est sorti. Et en paie le prix. Sorte de Rocky des cités, Anton Witkowsky est le héros de ce remarquable diptyque amorcé en 2004, fils de la banlieue atteignant la gloire mondiale à la force des poings et carburant à la rage. Dans ce second tome, ironie à la Baru, il ne trouvera hors de sa Cité aux Oiseaux que duplicité, magouille et... enfermement.

Jouet des gros bonnets de la boxe, il aboutira sur le banc des accusés, meurtre sur les bras. Pétition, spectacle de soutien, rap de protestation, marches, émeutes, la rage des banlieues le sauvera.

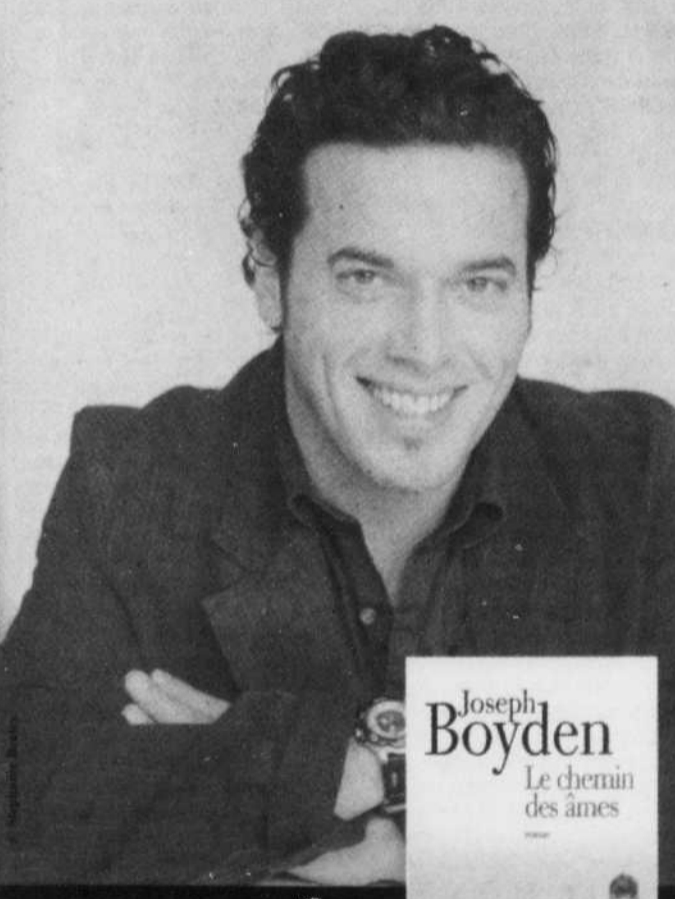
Si la ficelle paraît ici un peu grosse, le tissu sociétal que propose Baru est d'une rare finesse: chaque case parle, chaque trait tranche, chaque couleur crache. Il faut voir les gueules des supporters de «Wilko» pendant le combat de championnat en pleine zone: leurs regards, surtout. Il faut voir les planches pleines du rouge des gants de boxe, des chandails des soigneurs, de la Ferrari du champion, cirque sanguinolent, émeute en devenir (bravo au coloriste Daniel Ledran). Il faut voir le faciès renfrogné du boxeur, plus près d'un *Raging Bull* que de *Rocky*. Il faut suivre la campagne médiatique autour du procès, avec les fausses premières pages de *L'Équipe* et de *Libé*. Tout ça est criant de vérité. Tout ça en dit plus long que mille reportages sur le sport et la pauvreté. Sacré prof, le Baru.

Collaborateur du Devoir

L'ENRAGÉ - TOME 2

Baru Dupuis, coll. «Aire libre» Belgique, 2006, 61 planches

TERRES D'AMÉRIQUE ■ Albin Michel



« Une histoire d'amour, de violence et de mort qui vous hante littéralement. » Isabel Allende

Lecture publique

de Joseph Boyden

avec Charles Bender pour la version française

Grande Bibliothèque, salle M450
475, de Maisonneuve Est, Montréal

le 7 juin à 17h00

Dans le cadre du festival Présence autochtone



PALMARÈS LIVRES ARCHAMBAULT

QUEBECOR MEDIA

Résultats des ventes :: Du 23 au 29 mai 2006

ROMAN

- 1 DECEPTION POINT Dan Brown (JC Lattès)
- 2 LE RETOUR DU PROFESSEUR DE DANSE Henning Mankell (Soulil)
- 3 ANGES ET DÉMONS Dan Brown (JC Lattès)
- 4 LE CLANDESTIN John Grisham (Robert Laffont)
- 5 DA VINCI CODE Dan Brown (JC Lattès)
- 6 SANS PARDON Chrystine Brouillet (Courte échelle)
- 7 LA PORTE DU SILENCE Henri Belkito (JCL)
- 8 COMME UNE ODEUR DE MUSCLES Fred Pellerin (Planète Rebelle)
- 9 CHARLES LE TÊMEUR T. 3 Yves Beauchemin (Fides)
- 10 HARRY POTTER ET LE PRINCE DE... J. K. Rowling (Gallimard)

OUVRAGE GÉNÉRAL

- 1 PASSAGES OBLIGÉS Josélito Michaud (Libre expression)
- 2 LE CYCLE DE RINÇAGE Pierre Morency (Transcontinental)
- 3 S.O.S. BEAUTÉ: MENUS ET... Chantal Lacroix (La semaine)
- 4 DEMANDEZ ET VOUS RECEVREZ Pierre Morency (Transcontinental)
- 5 OÙ EST CHARLIE LA GRANDE EXPO Martin Handford (Gründ)
- 6 ALIBERTS CONTRE LE CANCER Richard Béliveau (Tricarrie)
- 7 VOIE DE LA PEUR Samia Sheriff (JCL)
- 8 MA VIE David Suzuki (Boréal)
- 9 ÉLOGE DE LA RICHESSE Alain Dubuc (Voix parallèles)
- 10 MAGASIN GÉNÉRAL T. 1: MARIE R. Loksell/J.-L. Tripp (Gasterman)

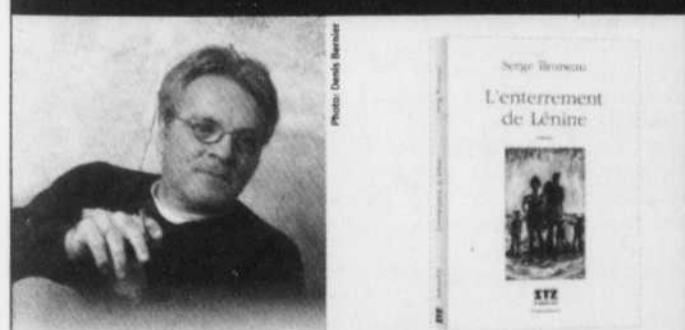
LIVRE DE POCHE

- 1 DA VINCI CODE Dan Brown (Pocket)
- 2 AMOS DARAGON T. 11: LE MASQUE DE... Bryan Perro (Introuchables)
- 3 L'ORREUR DU VENT Carlos Ruiz Zafón (Libre de poche)
- 4 ENSEMBLE C'EST TOUT Anna Gevels (J'ai lu)
- 5 UN DIMANCHE À LA PISCINE À KRALJI Gil Courtemanche (Boréal)
- 6 UN PETIT PAS POUR L'HOMME Stéphane Dompierre (Québec Amérique)
- 7 L'HOMME QUI SOURIAIT Henning Mankell (Soulil)
- 8 ROSE POURPRE ET LE LYS T. 1 Michel Faber (Boréal)
- 9 LA RÈGLE DE QUATRE Ian Caldwell (Michel Lafont)
- 10 JE L'AIMAIS Anna Gevels (J'ai lu)

NOUVEAUTÉ ANGLOPHONE

- 1 DA VINCI CODE Dan Brown (Anchor)
- 2 DECEPTION POINT Dan Brown (Simon & Schuster)
- 3 DIGITAL FORTRESS Dan Brown (St. Martin's Press)
- 4 NIGHT Elie Wiesel (Farrar, Straus)
- 5 THE UNDOMESTIC GODDESS Sophie Kinsella (Bantam Dell)
- 6 DA VINCI CODE: SPECIAL ILLUSTRATED... Dan Brown (Anchor)
- 7 STATE OF FEAR Michael Crichton (Berkeley)
- 8 THE INNOCENT Harlan Coben (New American Library)
- 9 BOOK OF LONGING Leonard Cohen (McClelland & Stewart)
- 10 THE BROKEN John Grisham (Dell)

Romanichels



Alicia est fantasque, rêveuse, irresponsable et instable. Tout tourne autour d'elle alors qu'elle devrait avoir été depuis longtemps mise sur la voie de service!

Serge Bruneau
L'enterrement de Lénine
roman • 208 p. • 24 \$

Les grandes figures



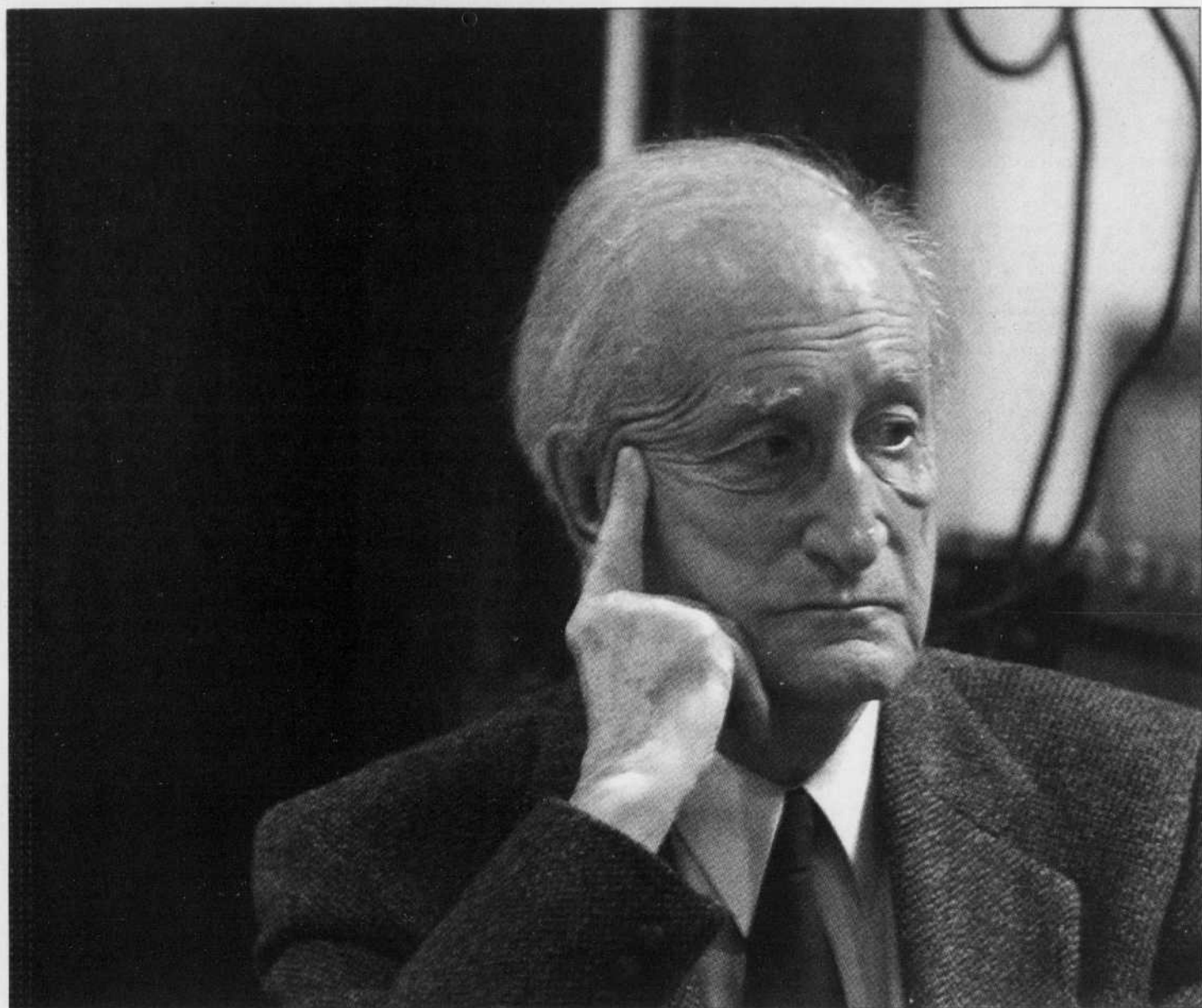
Médecin autodidacte, naturaliste, collaborateur scientifique, auteur, Napoléon-Alexandre Comeau est l'exemple type de la parfaite réussite.

Réjean Beaudin
Napoléon-Alexandre Comeau
Le héros légendaire de la Côte-Nord
Récit biographique • 168 p. • 18 \$

XYZ éditeur • 1781, rue Saint-Hubert, Montréal (Québec) H2L 3Z1
Téléphone : (514) 525-21-70 • Télécopieur : (514) 525-75-37
Courriel : info@xyzedit.qc.ca • www.xyzedit.qc.ca

ESSAIS

Vadeboncoeur et l'histoire renversée

L'essayiste Pierre Vadeboncoeur revient à la charge avec *L'Injustice en armes*.

PANCHO

MICHEL LAPIERRE

Le 24 avril dernier, dans *The New Yorker*, l'écrivain britannique Martin Amis entraînait, pour les besoins d'une nouvelle, dans la peau de Mohammed Atta, l'artisan de la tragédie du 11 septembre 2001. Le terroriste aurait été un musulman apostat qui n'aurait pas cru au paradis mais à la réalité absolue et maternelle de la mort.

Voilà une interprétation très audacieuse, très occidentale et surtout très empathique que fait un Anglo-Saxon des songes présumés du plus célèbre des terroristes musulmans. La nouvelle d'Amis indiquerait-elle la naissance prochaine du sentiment universel, laïque et apolitique de l'omniprésence inéluctable de la mort violente dans un monde où les rivalités politiques, culturelles et religieuses paraissent de plus en plus inextinguibles?

En tout cas, elle pourrait illustrer une très belle idée de Pierre Vadeboncoeur: «Ce n'est plus nous qui voguons vers l'avenir. C'est l'avenir qui s'avancera vers nous, en sens contraire du temps. Comme dans Macbeth, la forêt sera en marche. La dynamique de l'histoire se renversera.»

Pour aboutir à cette affirmation surprenante, sagace et poétique, Vadeboncoeur a consacré un troisième essai à la critique de l'impérialisme américain en soulignant, cette fois, que la guerre menée par les États-Unis en Afghanistan et en Irak a multiplié d'une manière faramineuse, méthodique et technologique l'horreur qui était jusque-là le propre du terrorisme, cette arme des pauvres, cette violence aveugle et hasardeuse.

Comme les essais précédents, *L'Injustice en armes* constitue un

recueil d'articles. Vadeboncoeur a d'abord publié ces textes sur l'injustice américaine dans *Le Couac* et quelques autres périodiques québécois. Pour expliquer le renversement historique effarant qu'il appréhende, il signale qu'une guerre contre le terrorisme est une guerre contre l'invisible.

Les terroristes n'affrontent jamais l'armée directement, donc l'armée est condamnée à exercer une terreur gratuite et à encourager ainsi les terroristes. C'est ce principe qui permet à l'essayiste québécois de soutenir que, dans la guerre que Bush se targue de livrer contre le terrorisme, il n'y a «ni vainqueurs, ni vaincus, mais seulement des victimes».

Vadeboncoeur tient à préciser qu'en Irak ces victimes, qui se chiffrent à 100 000, sont essentiellement des civils irakiens. Il rappelle qu'il faut ajouter à cela le très grand nombre d'enfants morts à cause du blocus économique imposé à l'Irak durant plusieurs années.

Que «la course à l'absurdité» entreprise par la Maison-Blanche risque de conduire l'humanité au désastre, c'est l'idée qui hante Vadeboncoeur. Lorsqu'on sait que Bush a envisagé d'opposer le veto présidentiel à la loi américaine contre la torture, comment pourrait-on reprocher une angoisse injustifiée à un solide dialecticien qui, malgré les progrès de l'altéromondialisme, voit s'avancer vers lui l'avenir de la terreur?

Collaborateur du Devoir

L'INJUSTICE EN ARMES

Pierre Vadeboncoeur

LUX

Montréal, 2006, 144 pages

LITTÉRATURE DE VOYAGE

Voyage en Iran

CHRISTIAN DESMEULES

Depuis quelques mois, l'Iran semble être dans la mire de l'Occident. Mais qui connaît réellement ce pays? Qui ose vraiment aller y voir par soi-même? Loin des manichéismes programmés et des provocations faciles d'un pouvoir iranien en décomposition, *Passeport pour l'Iran* est le récit d'un voyage au pays des mollahs réalisés au cours de l'hiver 2003. Un voyage à rebours qui se lit comme un roman.

En parfaite émule d'Ella Maillart, grande voyageuse et écrivaine suisse, la jeune Québécoise Marie-Ève Martel a compris que c'est au prix du voyage en solitaire qu'il est possible de rencontrer vraiment l'étranger. «Il n'y a rien de plus excitant que de partir, sac au dos et cœur léger, à la découverte du monde, sans itinéraire fixe ni contrainte de temps.»

Fascinée par l'Iran dès les premiers instants qui suivent sa descente d'avion, preuve selon elle qu'il est possible d'éprouver un véritable coup de foudre pour un pays — ses habitants, son paysage, sa culture —, c'est aussi le récit de cette rencontre «amoureux-

se» que livre l'auteur de 26 ans. Déclarations d'amour, multiples demandes en mariage, rencontres de guides spontanés qui sont souvent honorés de faire découvrir leur pays à une Occidentale: le parcours de Marie-Ève Martel est le récit d'un enchantement.

Entre l'anecdote et le journal de bord, le récit se veut aussi une plongée intime au cœur de la société iranienne, avec ses paradoxes, ses gouffres et tout ce que le regard myope de l'actualité ne nous fait pas soupçonner. Au final, la perte de son passeport par les autorités iraniennes, au cours d'une banale demande de prolongation de visa, la plongera dans une petite épopée digne des *Douze travaux d'Astérix*.

Avec humour, sensibilité et courage, Marie-Ève Martel nous fait partager une partie de la magie qui a accompagné ce voyage dont, visiblement, elle n'a jamais voulu revenir.

Collaborateur du Devoir

PASSEPORT POUR L'IRAN

Marie-Ève Martel

Lancôt éditeur

Montréal, 2006, 274 pages

Gallo le républicain

LOUIS CORNELLIER

La France, entend-on de plus en plus souvent à gauche comme à droite et en France même, ne va pas bien. Son modèle social, a par exemple décrété Nicolas Baverez, une sorte d'Alain Dubuc français, serait vétuste, inefficace et incapable de s'ouvrir à la modernité, c'est-à-dire au néolibéralisme. D'autres, nombreux, s'en prennent à son passé et à sa tradition au nom d'un communautarisme révisionniste. La France, disent-ils, a torturé, massacré, colonisé et pratiqué l'esclavagisme. Aujourd'hui encore, ajoutent-ils quand les banlieues éclatent, elle révèle sa face sombre de nation qui méprise les minorités au nom du faux universalisme républicain. Son passé catholique, d'ailleurs, témoigne en sa défaveur.

Romancier, biographe et essayiste, Max Gallo n'en peut plus de ce discours autoculpabilisant. Selon lui, «les pédagogues du renoncement» qui le professent trahissent la grande mémoire française et mènent le pays à sa perte. Dans *Fier d'être français*, un pamphlet rédigé dans l'urgence, celui qui se définit comme un «républicain patriote» dénonce la complaisance de ses compatriotes à l'égard d'un certain islam qui foule aux pieds les principes républicains, des partisans d'un communautarisme qui rejettent l'histoire de France au profit de «leur histoire en France» et des faux modernes qui prônent la fuite en avant européenne à tout prix au nom de l'ouverture.

«La France, écrit-il, manque de patriotisme et, selon lui, «on ne soignera pas le mal français» en se bornant à recourir à des réformes nécessaires — temps et contrat de travail, lutte pour l'emploi, etc. —, mais en affirmant que cette nation est digne d'être aimée, qu'on doit être fier d'être français». Le patriotisme et la gratitude à l'égard de l'histoire de France (malgré ses égarements) sont des valeurs trop importantes pour qu'on les salisse et, ce faisant, pour qu'on laisse le monopole de leur défense à une extrême droite lepeniste qui les discrédite en prétendant les préserver.

Giscard, Mitterrand et les contempteurs de «l'idéologie française» à la BHL se font ici boxer par un Gallo scandalisé par leurs turpitudes et leur mauvaise foi. «Le choix, écrit-il, n'est pas entre nation chauvine et égoïste et humanité fraternelle, entre privilégiés et multitudes, mais entre nation citoyenne, République, et repliement ethnique, petites tribus xénophobes.»

Fier d'être français n'est pas vraiment un grand livre, mais à l'heure où, partout en Occident, la référence nationale subit les assauts d'un communautarisme relativiste et révisionniste, il livre un beau plaidoyer en faveur d'un saine et nécessaire patriotisme, garant de notre rapport à l'universel.

Collaborateur du Devoir

FIER D'ÊTRE FRANÇAIS

Max Gallo

Fayard

Paris, 2006, 144 pages

HISTOIRE

L'usage politique du religieux

ROBERT COMEAU

Comment expliquer que le phénomène religieux soit devenu, depuis une trentaine d'années, une préoccupation omniprésente dans le monde? C'est ce que se demande l'économiste et historien du monde arabe Georges Corm. Durant les années 1960 et 1970, la décolonisation, les luttes sociales et nationales et les idées progressistes étaient au cœur de l'actualité. Corm examine comment le phénomène religieux s'est rapidement emparé des préoccupations du monde.

Il considère que le grand tournant historique s'est produit vers 1979, au moment où la révolution islamique en Iran s'en est pris à tous les symboles de la modernité. On a assisté à l'invasion de l'Afghanistan par l'armée soviétique, à la fin de l'ère maoïste en Chine, à la prise de conscience des massacres des communistes au Cambodge et à la fin du modèle socialiste. Au même moment, l'historien français François Furet publiait sa réflexion critique sur la Révolution française, remettant en cause son rôle progressiste dans l'histoire. Les nouveaux philosophes triomphaient en France, remettant en question eux aussi le patrimoine révolutionnaire français.

On a assisté à une véritable révision de l'histoire. La Révolution française et la philosophie des Lumières du XVIII^e siècle sont rendues responsables du totalitarisme du XX^e siècle! L'historien allemand Ernst Nolte renchérit en affirmant que le nazisme n'aurait été qu'une simple réaction à la menace du totalitarisme soviétique. Corm dénonce cette pensée contre-révolutionnaire postmoderne qui est devenue l'objet d'un nouveau consensus: «Le succès des entreprises de révision de l'histoire conduites par des intellectuels comme François Furet, Francis Fukuyama ou Samuel Huntington, largement relayés par les médias dominants, va contribuer à donner chair à ce nouveau consensus qui tente d'imposer une vision unilatérale du monde d'où est exclus tout sens critique.» L'effondrement des idéologies laïques, consacré par la disparition du marxisme et du socialisme dans le dernier tiers du XX^e siècle, a ouvert la porte au religieux.

L'Islam politique

Il n'y a pas que la renaissance évangéliste chrétienne. Aux États-Unis comme en Europe, toute une littérature fleurit sur l'Islam politique. L'inquietant Gilles Kepel publiait même en 1992 *La Revanche de Dieu*. Corm poursuit son analyse de la crise fondamentaliste de l'Islam et dénonce le déferlement d'ouvrages occidentaux sur l'Islam, le plus souvent alarmistes.

La globalisation qui a produit un «multiculturalisme complexe tout aussi attirant que repoussant» a affecté les démocraties et causé une crise de légitimité du pouvoir politique. Devant la crise d'autorité causée par l'effondrement de la tradition, on a recours au religieux. Le nouveau «prêt-à-penser» présente le conflit majeur au XXI^e siècle comme celui opposant un monde judéo-chrétien libéral et tolérant au monde de l'Islam, retardataire, autoritaire et violent.

En ayant largement recours à l'histoire, l'auteur répond aux thèses révisionnistes de Furet depuis *Penser la Révolution française* (1978) jusqu'à son dernier ouvrage, *Le Passé d'une illusion* (1995), en démontrant que «l'irruption du religieux dans le champ politique ne s'explique pas par une résurrection des identités religieuses que les Lumières auraient gommées». Il revient sur les épisodes de violences collectives dans l'histoire européenne qui furent justifiés par le recours au religieux, depuis l'Inquisition jusqu'aux guerres des religions du XVI^e siècle.

Il démontre le lien entre ce recours au religieux et le déploiement de ce néoconservatisme idéologique qui est vu par certains comme «le nouvel humanisme du XXI^e siècle qui réinstitue les valeurs per-

dues de l'autorité et de la tradition». Corm croit plutôt que les nouveaux conservateurs s'efforcent de combler un vide devant l'effondrement des philosophies de l'histoire du monde moderne et cette double crise religieuse et politique dans les sociétés monothéistes.

Dans son analyse du malaise identitaire, il signale comment le déclin des nationalismes européens a créé un «besoin de racines». Marxisme et nationalisme ont disparu en même temps, laissant un vide de représentations peu banal dans l'histoire européenne. Ce néoconservatisme solliciterait le retour du religieux «pour légitimer le nouvel ordre géopolitique progressivement mis en place depuis l'effondrement de la bipolarité Est-Ouest». Celui qui a déjà publié plusieurs ouvrages sur le monde arabe, dont *Le Proche-Orient éclaté*, poursuit ici son analyse de la crise fondamentaliste de l'Islam.

Les dangers

Dans son bilan des convulsions monothéistes, il conclut que «le recours au religieux n'est nullement une voie plus sûre pour assurer l'autorité et la garantie de l'ordre social». Il plaide en faveur d'une «dédramatisation des représentations des problèmes géopolitiques du monde». Il faut cesser de «fabriquer des nationalismes civilisationnels» et d'utiliser le terme «Occident», dont les États-Unis s'affirment le défenseur devant le danger externe de l'Islam.

L'Islam est une religion à caracté-

rière universel: il est absurde de rechercher dans le Coran les raisons du terrorisme. Ce bavardage sur l'Islam, dit-il, empêche la prise de conscience des vrais problèmes, qui sont profanes, comme les occupations militaires ou la colonisation en Palestine.

Il préconise une réhabilitation du patrimoine des Lumières et la mise en œuvre des principes républicains à l'échelle internationale pour contrer le fondamentalisme religieux. Il recommande une réhabilitation de l'État et, plutôt que le multiculturalisme, il affirme que «le cosmopolitisme serait une bien meilleure valeur à promouvoir en Europe, les immigrants arrivant en Europe continentale devant se conformer au respect des valeurs et normes des sociétés d'accueil (ceux préférant une société multiculturelle allant plutôt au Canada ou aux États-Unis)». Voilà un ouvrage important pour comprendre l'usage politique du religieux et résister à l'instrumentalisation de la religion.

Collaborateur du Devoir

LA QUESTION

RELIGIEUSE

AU XXI^e SIÈCLE

GÉOPOLITIQUE ET CRISE

DE LA POSTMODERNITÉ

Georges Corm

La Découverte, «Cahiers libres»

Paris, 2006, 215 pages



L'économiste et historien du monde Georges Corm (à droite). On le voit ici signer un accord avec Joseph Deiss, ministre suisse des Affaires étrangères en 2000. M. Corm était alors ministre des Finances du Liban.

ESSAIS

Quel système de santé en héritage?



Louis Cornellier

Nous souhaitons tous, évidemment, que le système de santé québécois soit efficace, accueillant et accessible à tous. Nous n'avons pas de raison de croire que le docteur Yves Lamontagne, président du Collège des médecins du Québec, ne partage pas ce beau projet. Comment expliquer, alors, le malaise que suscite trop souvent la lecture de son plus récent essai, intitulé *Et si le système de santé vous appartenait?*

D'abord, ce titre est trompeur et tendancieux. Le système de santé, justement, nous appartient, précisément parce qu'il relève de la gestion publique. Aussi, laisser entendre qu'il pourrait enfin nous appartenir s'il faisait place à plus de financement privé — ce que suggère le D^r Lamontagne — est une aberration qui ne peut s'expliquer que par la présence d'un biais idéologique. Déjà, donc, un malaise s'installe, qui ne nous quittera plus vraiment, même si tout n'est pas de la même eau dans cet essai.

Le D^r Lamontagne, reconnaissons-le, fait preuve d'un certain courage quand il critique la formation actuelle des médecins et les attitudes qu'elle engendre sur le plan de la pratique. «*Les médecins, écrit-il, deviendront-ils de plus en plus des techniciens de la santé ou resteront-ils de vrais professionnels pour qui la relation thérapeutique est importante?*» Tout en remettant en question la prédominance des résultats scolaires dans la sélection des candidats aux études en médecine, Yves Lamontagne déplore aussi que les sciences humaines soient dévalorisées dans la formation médicale: «*Il en découle que la jeune génération de médecins a une excellente formation en sciences, mais son niveau de culture générale et son sens critique sont beaucoup plus faibles.*»

Partisan d'un engagement social plus soutenu des médecins — encore que la définition qu'il donne de cet engagement reste tendancieuse quand elle insiste sur le fait que les médecins doivent privilégier «*leurs relations avec le monde des affaires, qui aurait pu inspirer leur leadership et les assurer de partenaires sérieux et crédibles dans la défense des intérêts de la population*» —, le D^r Lamontagne rappelle que les quatre caractéristiques qui font un bon médecin — prendre son temps avec les patients, démontrer de la sympathie, donner des explications et adapter sa personnalité à la clientèle — sont loin d'être toujours respectées. La médecine, écrit-il, n'est pas qu'une science ou une technologie: elle est aussi un art et, en ce sens, «*la tâche de recoller les morceaux du malade est sûrement le prochain pas essentiel à faire dans le progrès de l'exercice de la médecine*». Les plaidoyers qu'il livre en faveur de la réhabilitation du médecin de famille et de la pratique de l'interdisciplinarité s'inscrivent aussi dans cette logique humaniste plutôt que technoscientifique.

Voilà, donc, ce qui résume les aspects réjouissants de cet ouvrage. Quand le docteur, toutefois, se lance dans des considérations socioéconomiques sur le fi-



REUTERS

La solution du D^r Yves Lamontagne au problème de financement du système de santé est une plus grande place faite au privé, une démarche qui serait accompagnée d'une diminution des impôts...

nancement du système, l'humanisme prend vite le bord pour laisser place aux idées reçues de certains casse-pied qui tentent de faire passer leur idéologie particulière pour de la lucidité.

«*Le mensonge, écrit-il par exemple, c'est que le système de santé est un service public, que chacun a une chance égale d'y accéder et qu'il est subventionné par les contribuables.*» S'il est vrai que cette affirmation ne se confirme pas parfaitement dans la réalité (on sait, notamment, qu'environ 30 % des dépenses de santé relèvent du privé et que les amis des médecins ont quelques passe-droits), il n'en reste pas moins qu'elle correspond à peu près à la situation actuelle et qu'elle résume, surtout, le souhait de la population. Il faudrait donc, se dit-on, travailler à la rendre le plus effective possible. Le D^r Lamontagne, lui, tire une autre conclusion: puisque cette affirmation ne correspond pas tout à fait au réel actuel, changeons de projet. Le réalisme, dès lors, ne se définit plus comme l'adhésion à un idéal réalisable, mais comme la soumission de l'idéal à une réalité circonstancielle qu'on érige en fatalité. «*Quand on pense petit, écrit le docteur, on reste petit.*» Cette formule, qu'il réserve à ses adversaires, ne s'est jamais si bien appliquée qu'à sa propre pensée.

«*Dorénavant, affirme-t-il, aucun gouvernement au monde ne pourra assumer seul les services de santé offerts à sa population.*» Démonstration, s.v.p.? Il n'y en aura pas. C'est ça qui est ça, faut-il croire.

Le cœur du douteux raisonnement qui suit est tellement cousu de fil blanc qu'on se demande comment il parvient à duper tant de monde. Il faut injecter de l'argent dans le système, dit-il. Comment? Tout est là. Pour désamorcer quelques critiques, il commence par souligner qu'il convient de remettre en question certains abris fiscaux et règles de report d'impôt. Tous, ou presque, seront d'accord. Il ajoute que l'on pourrait mieux jouer la carte des médicaments génériques. Encore là, ça va bien. Il suggère d'instaurer une caisse d'assurance-santé. Il s'agit là d'une piste intéressante, mais à discuter. La suite, toutefois, déraile. Oui au ticket modérateur, avance-t-il. Récentement, à l'émission *La Part des choses* (RDI), l'urgentologue Paul Lévesque, de la Coalition des médecins pour la justice sociale, a eu beau rappeler au D^r Lamontagne qu'il s'agissait là d'une fausse solution comportant plein d'effets pervers (notamment les reports de consultation qui entraînent des coûts encore plus importants), ce dernier n'en démord pas. Lucide? Non. Idéologue.

Mais surtout, surtout, la solution du D^r Lamontagne au problème de financement du système de santé est, bien sûr, une plus grande place faite au privé, une démarche accompagnée, tenez-vous bien, d'une diminution des impôts! C'est, ma foi, assez fort de café! On coupe les vivres à l'État, on décrète ensuite qu'il n'a plus les moyens de financer la santé et

on fait appel au privé comme sauveur. On ne devrait pas parler, ici, de logique économique, mais de stratégie néolibérale. Si certaines personnes ont assez d'argent pour se payer individuellement des soins de santé, c'est donc qu'elles seraient capables, quoi qu'on en dise, de payer plus d'impôts pour contribuer à l'amélioration collective du système. L'évidence est tellement grosse qu'on se demande comment il se fait qu'un discours comme celui d'Yves Lamontagne et consorts passe encore pour crédible. La même remarque, d'ailleurs, s'applique à cette vieille scie néolibérale selon laquelle le privé fonctionnerait avec une «bureaucratie réduite». Dans les systèmes complexes, cela n'est jamais le cas, et l'exemple américain, à ce titre, est révélateur.

Yves Lamontagne affirme qu'il ne veut pas laisser à ses enfants «un héritage qu'ils n'ont pas mérité». Le problème, c'est que c'est précisément ce que la plupart de ses propositions leur préparent.

louiscornellier@parroinfo.net

ET SI LE SYSTÈME DE SANTÉ VOUS APPARTENAIT?

Dr Yves Lamontagne
Québec Amérique
Montréal, 2006, 120 pages

entre les lignes
La magazine sur la qualité de vie

Cet été, partagez votre plaisir de lire!

Abonnez un(e) ami(e)* et votre abonnement (ou réabonnement)** sera gratuit***

Bulletin d'abonnement
Remplir et retourner à : LES ÉDITIONS ENTRE LES LIGNES
2177, RUE MASSON, BUREAU 411, MONTRÉAL, QUÉBEC H3N 1Y1 - TÉLÉPHONE : 514-326-2620 - TÉLÉCOPIÉ : 514-326-4111

Oui, j'abonne un(e) de mes ami(e) au magazine *Entre les lignes* et je bénéficie de l'offre d'été : 2 abonnements pour 20,00 \$ + tx = 23,00 \$

Oui, je m'abonne au magazine *Entre les lignes* (abonnement régulier)

4 numéros / 1 an : 20,00 \$ + tx = 23,00 \$ (Institutions : 22,00 \$ + tx = 25,30 \$)

8 numéros / 2 ans : 35,00 \$ + tx = 40,25 \$ (Institutions : 40,00 \$ + tx = 46,00 \$)

LES COORDONNÉES DE MON AMI(E) :

Nom : _____ Prénom : _____
Adresse : _____
Ville : _____ Province : _____ Code postal : _____
Tél. rés. : _____ Tél. bur. : _____
Courriel : _____

Mode de paiement : Chèque ou mandat à l'ordre de : Les Éditions Entre les lignes
 Visa MasterCard

N° carte de crédit : _____
Date d'expiration : _____ Date : _____
Signature : _____

MES COORDONNÉES :

Nom : _____ Prénom : _____
Adresse : _____
Ville : _____ Province : _____ Code postal : _____
Tél. rés. : _____ Tél. bur. : _____
Courriel : _____

* NÉCESSAIRE AU MOINS UN DÉTAILLÉ. ** À L'ÉTAT APPROPRIÉ À PLUS TARD LA PRÉSENTÉ ÉDITION. *** OFFRE VALABLE AU CANADA SEULEMENT. DÉLAI DE 30 JOURS. NE S'APPLIQUE PAS AUX ABONNEMENTS DE DÉLAI NI À LES ABONNEMENTS INSTITUTIONNELS.

PUL - IQRC

Sociologie contemporaine
Dirigée par Daniel Mercure

Images du monde et société globale
Grandes interprétations et débats actuels

Vittorio Cotesta

Traduit de l'italien par Yves Zugmeyer, en collaboration avec Anny Mochel

ISBN : 2-7637-8271-X
232 pages • 30 \$

Innovations sociales dans le travail et l'emploi
Recherches empiriques et perspectives théoriques

Sous la direction de **Paul-André Lapointe et Guy Bellemare**

AVEC LA COLLABORATION DE :
Paul R. Bélanger, Louise Briand, Julie Cloutier, Guy Cûcumel, Martine D'Amours, Isabelle Gaétan, Jean-Jacques Gislain, Anne-Renée Gravel, Denis Harrison, Normand Laplante, Ginette Legault, Benoît Lévesque, Renaud Paquet et Claudette Ross.

ISBN : 2-7637-8314-7
342 pages • 40 \$

Les Éditions PUL-IQRC
Tél. (418) 656-2131 poste 10996 • Téléc. (418) 656-3305
Lucie.Belanger@pul.ulaval.ca
www.pulaval.com

Montaigne

Monique LaRue
Robert Melançon
Maxime Prévost

Dominique Noguez
Isabelle Daunais
David Dorais
Julia Chamard-Bergeron

l'Inconvénient no 25

Chroniques
François Ricard
Lakis Proguidis
Gilles Marcotte
Serge Bouchard
Réjean Beaudoin

Disponible en kiosque et en librairie

www.inconvénient.ca

LIVRES

LITTÉRATURE JEUNESSE

L'enfance assassine

CAROLE TREMBLAY

Dans le monde de la littérature actuelle, c'est sans contredit le roman pour adolescents qui fait preuve du plus d'audace et du plus d'innovation. Parent pauvre il y a à peine dix ans, cette littérature pour pré-adultes est aujourd'hui en pleine croissance. Les collections se multiplient, dans les genres les plus variés, du fantastique à l'historique en passant par la chick-lit. Et, fait notable, la qualité littéraire est très souvent au rendez-vous, rendant mystérieusement floue la frontière qui sépare la littérature dite de jeunesse de l'autre qualifiée de grande.

On dirait que, chez les écrivains qui s'adonnent au genre, la volonté de transmettre quelque chose au lecteur prend le pas sur

le besoin d'exprimer les tréfonds de leur âme. C'est peut-être ce qui fait la richesse de ces ouvrages, à des années-lumière de toute cette écriture autoréférentielle qui s'entasse sur les rayons de livres pour personnes devenues grandes.

Les auteurs pour ados ne reculent devant aucun sujet, même les plus tabous. Après l'obsession des jeunes hommes pour le sexe, la transsexualité, les maladies, les tueurs en série, la délinquance, le suicide et la drogue, voilà que deux livres parus ce printemps abordent le thème des enfants meurtriers.

Dans le premier, *L'enfant qui savait tuer*, l'auteur britannique Matt Whyman démonte la mécanique qui pousse un jeune Colombien de douze ans à devenir tueur à gages pour un parrain de la drogue.

«En écrivant ce livre, je n'ai pas tenté délibérément de choquer, ni même d'écrire pour un public précis, j'ai juste essayé de raconter une histoire aussi honnêtement que possible, vue à travers les yeux d'un enfant de 12 ans, vivant dans une partie du monde où ces choses arrivent réellement», écrit l'auteur sur son site Internet.

On peut parler de mission accomplie. Le résultat, mélange de compassion et de lucidité, est un véritable coup de poing. Whyman

pose un regard humain sur un microcosme généralement traité dans sa dimension sociale. Il rend concret et plausible une situation inconcevable à nos yeux de Nord-Américains et nous rappelle que les phénomènes sociaux sont composés d'actes faits par des individus, mus par des préoccupations bête-ment humaines. Whyman décor-rique les motivations de son personnage, son besoin d'affection, d'amitié et de valorisation. Il dé- montre comment, par glissements progressifs, les frustrations, et les souffrances qui en découlent, peuvent aveugler un individu, quel que soit son âge, et l'amener à faire des choix qui vont à l'encontre de son propre intérêt. Quand on tend une perche à un noyé, il ne se préoccupe pas de savoir qui est à l'autre bout du bâton, il s'agrippe. La finale du roman est particulièrement percutante.

Les auteurs pour ados ne reculent devant aucun sujet, même les plus tabous

Mécanique de l'assassin

La mécanique de l'assassin est aussi mise au jour dans *L'affaire Jennifer Jones*, un autre roman en provenance de la prolifique Albion. Cette histoire, qui se déroule en Angleterre, raconte le meurtre d'une enfant de dix ans par une fillette de son âge. C'est le point de vue de la meurtrière qui nous est présenté, alors

qu'adolescente elle sort de prison et tente de refaire sa vie.

Alice Tully a donc 17 ans quand elle est libérée, après ses six ans d'incarcération. La jeune fille doit alors apprivoiser sa nouvelle identité et faire une croix sur Jennifer Jones, l'enfant qu'elle a été et qui a été reconnue coupable du meurtre de sa petite copine. Mais est-il possible de devenir quelqu'un d'autre? Peut-on tourner la page quand les journalistes et la population cherchent sans cesse à raviver l'histoire que vous tentez désespérément d'oublier?

Construit à partir de longs flash-back, ce récit horriblement dur ne nous révèle qu'à la fin les détails du drame qui ont mené Jennifer en prison. Cela crée un suspense à la fois malsain et envoûtant, qui met en lumière le fait qu'une meurtrière est aussi, bien malgré elle, sa propre victime.

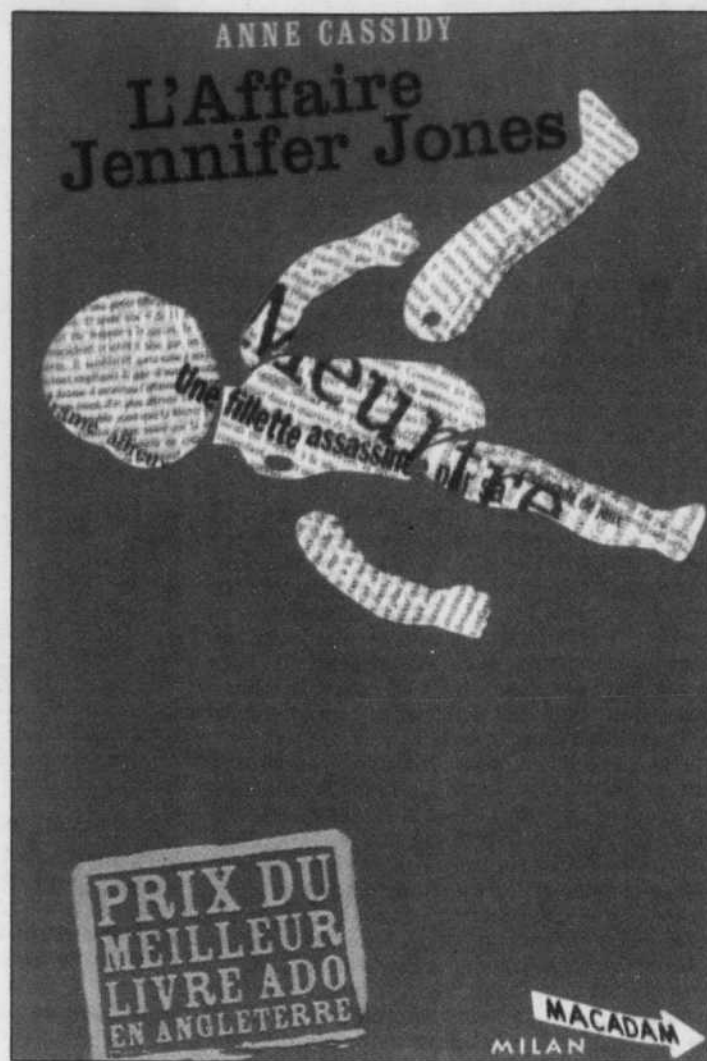
Collaboratrice du Devoir

L'ENFANT QUI SAVAIT TUER

Matt Whyman
Gallimard jeunesse
Paris, 2006, 222 pages

L'AFFAIRE JENNIFER JONES

Anne Cassidy
Milan jeunesse, coll. «Macadam»
Paris, 2006, 312 pages



Le cégep et les vacances

LOUIS CORNELIER

Les romans québécois pour adolescents ont généralement pour héros des jeunes âgés de 12 à 16 ans qui fréquentent l'école secondaire, et un public à l'avenant. Mais ce dernier, toutefois, quand il touche à l'âge adulte, ne trouve plus à fréquenter quantité d'ouvrages dans lesquels il se reconnaîtrait. Pas encore tout à fait prêt à plonger dans la littérature pour adultes, mais déjà trop vieux pour des romans de polyvalente, ce public qui vogue entre l'adolescence et l'âge adulte est peut-être le négligé de notre littérature.

Aussi, il faut saluer l'audace de la jeune romancière Elyse Poudrier qui, dans *Un automne entre parenthèses*, suite de *Des vacances à temps partiel*, le met en scène et s'adresse à lui. Anouk, en effet, y fait son entrée au cégep en cinéma, pendant que son ami Gilligan, vaguement décrocheur, se lance dans la vie d'appartement. La première, irritée par le passage de son baroudeur de père chez elle, s'improvise d'ailleurs coloc du second. Comment vivront-ils ces premières expériences de jeunes adultes autonomes?

Sensible au questionnement quotidien et existentiel propre à cet âge de la vie — l'engagement amou-

reux en vaut-il la peine? Comment conserver sa liberté et sa personnalité tout en créant des liens véritables avec des camarades et en prenant ses distances avec des parents qu'on continue d'aimer et dont on a toujours besoin? Que faire de cette vie d'adulte qui vient? — Elyse Poudrier signe ici une œuvre pudique et plutôt délicate qui refuse le sensationnalisme pour mieux évoquer les sains tiraillements de jeunes adultes qui frappent à la porte du métier de vivre.

Franchement fleur bleue, le dénouement de ce roman reste trop prévisible et déçoit un peu. À 17-18 ans, on commence à savoir que tout n'est pas toujours bien qui finit bien. Il n'empêche que, par le portrait qu'il trace d'une jeunesse québécoise urbaine déjà grande mais encore fragile, *Un automne entre parenthèses* donnera matière à méditer à son public cible.

Collaborateur du Devoir

UN AUTOMNE ENTRE PARENTHÈSES

Elyse Poudrier
Québec Amérique jeunesse
Montréal, 2006, 208 pages

Tous fous de Vava!

ANNE MICHAUD

Avec sa verve habituelle, Dany Laferrière a écrit un des plus jolis contes pour enfants qu'on puisse imaginer. Quoique, en fait, il ne s'agit pas vraiment d'un conte mais d'une histoire dans laquelle bien des enfants (et d'anciens enfants) se reconnaîtront. Vieux Os, un garçon de dix ans habite avec sa grand-mère à Petit-Goâve en Haïti; dans une lettre qu'il confie à son ami l'oiseau noir, il nous raconte qu'il est amoureux de Vava, la plus jolie petite fille qu'il connaisse. C'est l'été, donc le temps des vacances, et Vieux Os voudrait bien avouer son amour à Vava mais il est trop timide. Même que lorsque sa cousine Didi met la main de Vava dans la sienne, il en perd connaissance!

Y aurait-il un peu de Dany Laferrière lui-même dans cette histoire? A n'en pas douter! En tous cas, il y a beaucoup d'Haïti dans les illustrations de Frédéric Normandin, qui débordent de toutes les couleurs des Caraïbes et de tout plein de petits détails rigolos qui rendent ce livre merveilleusement attachant et agréable à lire.

Collaboratrice du Devoir

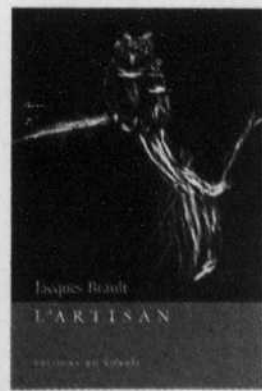
JE SUIS FOU DE VAVA

Dany Laferrière, illus. de Frédéric Normandin
Éditions de la Bagnole
Longueuil, 2006, 48 pages
5 ans et plus

Les Éditions du **Noroît**
Nouveautés 2006

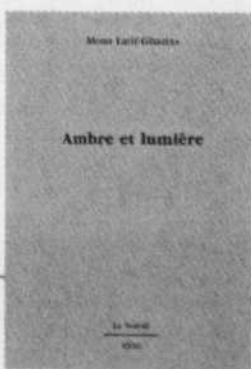
35 ans de poésie

www.noroit.com



Jacques Brault
L'Artisan

Mona Latif-Ghattas
Ambre et lumière
(livre et disque)



HURTUBISE HMH

«Un ouvrage inclassable qui vagabonde, comme l'herbe folle qui l'a inspiré, entre essai et fiction, histoire et littérature, réalités et inventions, formes et fonds.»

Lise Bissonnette
LA FLOUVE
Le parfum de Bahac

Lise Bissonnette
LA FLOUVE
Le parfum de Balzac

128 pages | 90 photos et dessins couleurs | 27,95 \$ | www.hurtubisehmm.com

15 minutes par jour, 3 à 4 fois par semaine
Un programme de révision indispensable pour l'été!

JE RÉVISE EN VACANCES

C'est les vacances!

De la 1^{re} à la 6^e année

- des exercices de révision avec 24 devoirs de vacances
- des devoirs, des leçons et des mini-tests amusants et ludiques pour consolider les acquis
- conforme au programme du ministère de l'Éducation du Québec

Chaque cahier est disponible au prix modique de 9,95 \$.

TrécaGré
© QUEBECOR MEDIA

EN VENTE PARTOUT